



KARL OVE KNAUSGAARD

L'Étoile du matin

DENOËL
& D'AILLEURS

L'Étoile du matin

DU MÊME AUTEUR

- La Mort d'un père. Mon combat*, Livre I,
Denoël, 2012 ; Folio, 2015
- Un homme amoureux. Mon combat*, Livre II,
Denoël, 2014 ; Folio, 2016
- Jeune homme. Mon combat*, Livre III,
Denoël, 2016 ; Folio, 2017
- Aux confins du monde. Mon combat*, Livre IV,
Denoël, 2017 ; Folio, 2018
- Comme il pleut sur la ville. Mon combat*, Livre V,
Denoël, 2019 ; Folio, 2020
- Fin de combat. Mon combat*, Livre VI,
Denoël, 2020 ; Folio, 2021
- En automne*, Denoël, 2021
- En hiver*, Denoël, 2022
- Au printemps*, Denoël, 2022
- En été*, Denoël, 2022
- Tant de désir pour si peu d'espace*, Denoël, 2022

Karl Ove Knausgaard

L'Étoile du matin

roman

*Traduit du norvégien
par Loup-Maëlle Besançon*

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original :
Morgenstjernen

© Karl Ove Knausgaard, 2020

Couverture : Juliana Barrault. Photo : Joana Dueñas © Gettyimages.

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2023

À Michal

« En ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas. Ils souhaiteront mourir et la mort les fuira. »

Apocalypse selon saint Jean, 9 : 6

LE PREMIER JOUR

Arne

La pensée soudaine que les garçons dormaient dans la maison, derrière moi, tandis que l'obscurité tombait sur la mer était si plaisante et apaisante que je ne la laissai pas filer quand elle me traversa l'esprit ; au contraire, je tentai de la retenir pour déterminer ce qui la rendait si douce.

Quelques heures plus tôt nous avions posé les filets, et j'imaginai que leurs mains sentaient encore le sel. Ils ne risquaient pas de les avoir lavées, vu que je ne le leur avais pas demandé. Ils aimaient que la transition entre l'état d'éveil et le sommeil soit aussi brève que possible : ils se déshabillaient à la hâte, se réfugiaient sous la couette et fermaient les yeux sans même éteindre la lumière si je ne m'en mêlais pas en leur intimant de se brosser les dents, de se laver la figure ou encore de ranger leurs vêtements bien pliés sur la chaise.

Ce soir-là, je n'avais rien dit ; ils s'étaient juste glissés dans leur lit comme des animaux à peau lisse et à longs membres.

Mais songer à eux dans leur lit n'était pas ce qui me procurait cette sensation de quiétude.

C'était l'idée que la nuit tombait indépendamment d'eux. Qu'ils dormaient alors qu'à l'extérieur la lumière s'évanouissait entre les arbres, au ras du sol en forêt, tout en illuminant faiblement le ciel pour un moment encore, avant qu'à son tour il ne noircisse et que, dans le paysage, seul demeure le clair de

lune qui, dans la baie, se reflétait de façon fantomatique à la surface de l'eau.

Oui, c'était ça.

L'idée que rien, jamais, ne s'arrêtait, que tout continuait, indéfiniment : le jour devenait la nuit, la nuit le jour, l'été l'automne, l'automne l'hiver, une nouvelle année succédait à l'ancienne et, en cet instant précis, dans leur lit où ils dormaient d'un sommeil lourd, les garçons faisaient partie de ce cycle. Comme si le monde était une autre dimension physique, et qu'ils la visitaient.

Au-dessus des arbres, de l'autre côté de la baie, les signaux lumineux rouges au sommet du mât clignotaient dans l'obscurité. En contrebas, des lumières brillaient dans les chalets. Je bus une gorgée de vin et, comme il faisait trop sombre pour voir le contenu de la bouteille, je l'agitai légèrement afin de vérifier ce qu'il en restait : un peu moins de la moitié.

Quand j'étais petit, juillet était mon mois favori. Ce qui en soi n'avait rien de surprenant : de tous, c'est le plus facile, celui de l'insouciance, avec ses longues journées gorgées de lumière et de chaleur. À l'adolescence, je lui avais préféré l'automne, l'obscurité et la pluie, peut-être parce que ces éléments conféraient à la vie une gravité que je trouvais romantique et à laquelle je pouvais me frotter. L'enfance était le temps de l'instant présent et des gambades ; l'adolescence, celui où l'on découvrait l'étrange attrait de la mort.

À présent, août était mon mois de prédilection. Ce qui, en soi, n'était pas non plus très surprenant : j'avais atteint la quarantaine, l'âge de l'accomplissement, le stade où une vie qui, jusque-là, ne cessait de s'étoffer commence à stagner, le moment qui précède le début de l'étiollement et ressemble fort à un déclin tout aussi lent.

Oh, août ! Son obscurité et sa chaleur, ses prunes suaves et son herbe grillée ! Août, ses papillons moribonds et ses guêpes enivrées par le sucre !

Le vent s'était levé, il remontait à présent le terrain pentu, je l'entendis avant de le sentir sur ma peau. Dans la cime des arbres les feuilles bruissèrent au-dessus de ma tête un bref instant, avant que le silence ne retombe. Un peu, pourrait-on imaginer, comme une personne endormie qui, brusquement, se retournerait après être restée un long moment sans bouger et qui, l'instant suivant, retomberait dans l'immobilité.

Sur les rochers, au bord de l'eau, une silhouette apparut. Bien qu'à cette distance il me soit impossible d'en identifier l'ombre mouvante, je savais qu'il s'agissait de Tove. Elle traversa les grands blocs de pierre lisses et légèrement inclinés, grimpa sur le ponton et, de là, s'engagea sur le sentier qui menait à la maison. Peu après, je l'entendis fouler la pente herbue en contrebas du jardin.

Je me tenais immobile sur ma chaise. Si elle se montrait attentive, elle me verrait, mais elle ne l'était pas depuis plusieurs jours.

— Arne ? demanda-t-elle.

Elle s'arrêta.

— Tu es là ?

— Oui, je suis assis à la table.

— Dans le noir ? Tu ne pourrais pas allumer la lampe ?

— Si, pourquoi pas ? répondis-je en prenant le briquet posé devant moi.

Une flamme profonde et claire jaillit de la mèche, tandis que son éclat, étonnamment fort, formait dans la pénombre un dôme de lumière.

— Je n'aurais rien contre m'asseoir un peu, déclara-t-elle.

— Je t'en prie. Tu veux du vin ?

— Tu as un verre pour moi ?

— Pas ici.

— Laisse tomber alors.

Elle s'installa dans le fauteuil en rotin face à moi. Elle portait un short, un haut court, et elle était chaussée de bottes en caoutchouc qui lui arrivaient aux genoux.

Son visage, un peu potelé depuis toujours, était désormais bouffi par les médicaments.

— C'est comme tu veux, moi en tout cas je vais en reprendre un peu, dis-je en me resservant. Elle était sympa ta balade ?

— Oui, mais j'ai eu une idée en marchant et je me suis dépêchée de rentrer.

Elle se leva.

— D'ailleurs, il faut que je m'y mette.

— À quoi ?

— À une série de tableaux.

— Mais il est presque vingt-trois heures ! Ce serait bien que tu dormes un peu.

— J'aurai tout le temps de dormir quand je serai morte. Ces œuvres sont importantes. Tu t'occupes des garçons demain ? Après tout, tu es en vacances. Vous pouvez aller pêcher ou un truc de ce genre.

Quand, bordel, cesseras-tu de ne penser toujours qu'à toi ? songai-je en regardant vers le mât aux lumières clignotantes.

— Oui, si tu veux, répondis-je.

— Bien.

Je la suivis des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers la maisonnette blanche, à l'autre bout du jardin. Quand la lumière s'alluma dedans, les vitres brillèrent d'un éclat jaune dans la masse noire que formaient les arbres et les buissons dans la nuit.

Un instant plus tard, elle ressortit. Le short et ses jambes nues dans ses grandes bottes lui donnaient un air de petite fille. Quel contraste avec le haut qui moulait son buste corpu lent et ses traits tirés, son regard fatigué ! Un brusque sentiment de pitié m'envahit.

— Au fait, j'ai aperçu trois crabes dans la forêt tout à l'heure, m'annonça-t-elle en s'arrêtant devant la table. J'ai oublié de te le dire en revenant.

— Ils ont sans doute été balancés là par des mouettes.

— Non, ils étaient vivants. Ils marchaient dans les sous-bois.

— Tu es sûre? Que c'étaient des crabes, j'entends. Ce ne seraient pas d'autres petits animaux?

— Évidemment que j'en suis sûre! J'ai pensé que tu apprécierais de le savoir.

Sur ce, elle repartit vers l'annexe et referma la porte derrière elle. Peu après, de la musique me parvint de la maisonnette.

Je vidai le reste de la bouteille de vin dans mon verre et j'hésitai entre monter me coucher et rester assis là encore un moment. Dans ce cas, il fallait que j'aille me chercher un pull.

Elle était dans cet état d'exaltation et d'hyperactivité depuis quelques jours à présent. Les signes avant-coureurs étaient toujours les mêmes. Elle se mettait à envoyer des mails, passer des coups de fil, poster de longs comptes rendus sur Facebook. Brusquement, elle se focalisait sur des choses sans importance, ou du moins qui n'avaient rien d'essentiel, comme le ménage. Elle pouvait aussi se lancer à corps perdu dans des projets sans fin. Un des autres symptômes était sa soudaine négligence : elle laissait la porte des toilettes ouverte, écoutait la radio à fond, sans égard pour personne, et, quand elle préparait le repas, la cuisine restait dans un état indescriptible, un vrai champ de bataille.

Tout cela m'agaçait profondément. Quand elle avait enfin de l'énergie, pourquoi ne s'en servait-elle pas pour accomplir des tâches qui nous profitent à tous? En même temps, j'avais souvent mal pour elle. Elle était comme une petite fille perdue qui ne cessait de se répéter que tout allait bien.

Mais des crabes en forêt? Comment était-ce possible? Avec quel autre type d'animal avait-elle bien pu les confondre? Ou alors était-ce juste le fruit de son imagination?

Je souris en me levant. Je finis mon verre de vin debout devant la table en le buvant d'un long trait, avant de saisir la bouteille et de rentrer dans la maison. La chaleur de la journée régnait encore dans les pièces; j'éprouvai la sensation de me plonger dans un bain quand l'air chaud enveloppa mon visage

et la peau nue de mes bras. Toutes les lumières étaient allumées, ce qui renforçait encore ce sentiment. Soudain, je me trouvais dans un autre élément.

Je posai la bouteille vide par terre dans le placard parmi les autres, hésitant une fraction de seconde à les mettre toutes dans un sac puis à les charger dans la voiture pour les emporter au tri le lendemain. Car, subitement, je voyais le nombre de bouteilles avec d'autres yeux. Quoi qu'il en soit, songeai-je, il n'y avait aucune raison de les sortir tout de suite. Il était plus de vingt-trois heures, cela pouvait attendre le matin. Je passai ensuite le verre sous l'eau, le frottai avec les doigts avant de l'essuyer et de le ranger sur l'étagère au-dessus de l'évier.

Voilà.

Une minuscule araignée descendait du fil qu'elle tissait sous le rayonnage. Elle n'était pas plus grosse qu'une miette de pain, mais semblait savoir exactement ce qu'elle faisait. Quand elle fut à une vingtaine de centimètres du plan de travail, elle s'arrêta et resta à se balancer dans le vide.

Au même instant, une fenêtre claqua dans la maison, plusieurs fois de suite. Le bruit me paraissait venir de la salle de bains. Je partis voir. Effectivement, la fenêtre était ouverte et battait au rythme des bourrasques ; le vent avait forcé. De nouveau, elle claqua contre le mur extérieur tandis que le rideau voletait dans l'embrasure. Je rentrai le rideau et fermai le battant puis, face au miroir, j'entrepris de me brosser les dents. Sans réfléchir, je soulevai mon tee-shirt et contemplai ce ventre avec lequel je ne parvenais plus à m'identifier : il n'appartenait pas à l'homme que je me sentais être. Je n'avais pas la force de caractère nécessaire pour m'en débarrasser car, même si plusieurs fois par jour la pensée que j'aurais dû perdre du poids, courir et nager me traversait l'esprit, je ne la mettais pas à exécution. Par conséquent, la question était plutôt de savoir si je ne pouvais pas transformer ce ventre en une chose positive.

La plus grande erreur que l'on avait tendance à commettre était de chercher à cacher son embonpoint sous des tee-shirts et des pantalons amples en croyant que, si le ventre ne ressortait pas, personne ne le remarquerait. Mais on voyait alors un homme gros et qui en avait honte. Ce qui était encore pire que le surpoids en lui-même, puisque cela rendait visible une partie de lui désagréablement personnelle et intime.

Je crachai le dentifrice dans le lavabo, me rinçai la bouche en buvant au robinet et replaçai la brosse dans le verre, sur l'étagère.

N'était-il pas viril d'être gros ? N'était-il pas masculin d'avoir un peu de corpulence ?

Les feuilles et les branches bruissaient et frémissaient dans le jardin ; de temps en temps les vieux murs craquaient sous les assauts du vent. Il ne tarderait pas à pleuvoir, pensai-je. Puis j'allai éteindre les lumières du séjour, avant de monter à l'étage et de jeter un coup d'œil dans la chambre des garçons. Il faisait vraiment chaud dans la pièce ; elle avait été exposée au soleil un après-midi entier. Tous deux dormaient sur leur couette – Asle avec les bras et les jambes resserrés autour – et baignaient dans la lumière du plafonnier.

Ils se ressemblaient encore davantage dans leur sommeil, car ce qui les distinguait le plus l'un de l'autre tenait à leur manière d'être, à leur façon de faire différentes choses, de tourner la tête par exemple, de bouger les mains, de froncer les sourcils, ou de parler ; les nuances de leur voix, leur intonation quand ils posaient des questions. Or à cet instant-là ils n'étaient plus qu'un corps et un visage, et, de ce point de vue, ils étaient pratiquement identiques.

Je ne m'y étais toujours pas habitué car, même si je ne prêtais plus guère attention à leur ressemblance au quotidien, elle resurgissait toujours dans des moments comme celui-ci, quand soudain je les voyais, non pas comme deux individus, mais comme deux versions d'un seul corps.

J'appuyai sur l'interrupteur et je me dirigeai vers ma chambre, à l'autre bout de la maison, où je me déshabillai avant de me mettre au lit. Je comptais lire, mais j'avais un peu trop bu, et après quelques phrases seulement je renonçai et j'éteignis la lampe. Non que je sois ivre, ce n'en était pas au point où les phrases et leur signification flottaient devant mes yeux, mais l'alcool avait amoindri, affaibli ma volonté, et je ne parvenais plus à mobiliser le minimum d'attention que requiert malgré tout la lecture d'un roman.

Je préférais nettement rester allongé les yeux fermés et laisser mes pensées vagabonder où bon leur semblait, dans la douceur de l'obscurité.

Durant la journée, il y avait en moi quelque chose de dur et d'acéré, de sec, de stérile, une sorte d'empire du non, où le renoncement occupait une place importante. Le vin compensait cette sécheresse : le dur et l'acéré ne disparaissaient pas, mais mon univers ne se résumait plus à cela. J'étais alors comme les algues qui se dessèchent au soleil sur les rochers à marée basse et ce qu'elles ressentent quand la mer remonte, quand l'eau salée et froide les soulève et qu'elles vont et viennent dans cet élément merveilleux et vivifiant, quand leur surface redevient douce et humide...

Alors que je flottais dans cet état de semi-conscience que l'on quitte et réintègre au cours des quelques minutes qui précèdent le moment où le sommeil nous emporte enfin, il me sembla entendre des gouttes de pluie marteler la fenêtre et le toit, et en arrière-plan le frémissement régulier des arbres et des buissons dans le jardin. Et, derrière cela encore, le bruissement plus lointain des vagues dans la baie.

Puis la voix de Tove me réveilla.

— Arne! Arne, il faut absolument que tu viennes!

Je me redressai dans mon lit. Elle était en bas, dans l'entrée. Mon Dieu, qu'elle ne crie pas si fort, elle risque de réveiller les garçons! pensai-je d'abord.

— Il est arrivé quelque chose ! cria-t-elle. Viens !

— J'arrive !

J'enfilai ma chemise et je descendis l'escalier.

Elle se tenait sur le pas de la porte dans son short et ses bottes. Elle pleurait.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ouvrit la bouche comme pour me répondre, mais aucun son n'en sortit.

— Tove, qu'est-ce qui se passe ?

Elle me fit signe de la suivre. Nous partîmes vers l'annexe, où elle m'emmena dans le séjour.

Un des chatons était couché sur le sol, le poil hirsute et tout mignon. Mais inerte. En m'approchant de lui, je découvris qu'il gisait dans une petite flaque de sang.

Je compris qu'il était encore en vie lorsqu'une de ses pattes remua.

Un peu plus loin, le second chaton nous observait.

— Je ne l'ai pas vu, s'excusa Tove. J'ai marché dessus. Je suis vraiment désolée.

Je la regardai. Puis je m'accroupis devant le félin. Du sang coulait de sa gueule et de ses oreilles, il avait les yeux fermés tandis que sa patte grattait le sol.

— Tu peux faire quelque chose ? demanda-t-elle. Tu crois qu'on peut l'emmener chez le vétérinaire à la première heure demain ?

— Il faut l'achever, annonçai-je en me relevant. Je vais chercher un marteau ou un truc de ce genre.

— Pas un marteau, quand même !

— On n'a pas le choix, rétorquai-je avant de me diriger vers la cuisine de la grande maison.

Je n'avais jamais tué d'animal, j'étais à peine capable d'achever un poisson, et je me sentais nauséeux en ouvrant le tiroir où était rangé le marteau.

Quand je retournai dans l'annexe, le chaton tourna légèrement la tête, les yeux toujours fermés. Son petit corps fut

parcouru d'une espèce de frisson. Je me mis à genoux devant lui en serrant fort le manche en caoutchouc du marteau entre mes doigts. La pensée de son crâne écrasé quand je frapperais m'emplit de confusion.

Un peu plus loin dans la pièce, Tove me fixait.

Le chaton ne bougeait plus du tout à présent.

De l'index, je caressai avec précaution son front duveteux. Il ne réagit pas.

— Il est mort ? demanda Tove.

— Je crois, oui.

— Qu'est-ce qu'on va en faire ? Qu'est-ce qu'on va dire aux garçons ?

— Je vais aller l'enterrer dans le jardin. On n'aura qu'à dire qu'il a disparu.

Je me redressai et tout à coup je me rendis compte que j'étais en caleçon.

— Je ne l'ai pas vu, répéta-t-elle. Brusquement, il a été sous mon pied.

— C'est bon. Ce n'est pas ta faute.

Je me dirigeai vers la porte.

— Tu vas où ? demanda-t-elle.

— Mettre des vêtements, et j'irai l'enterrer.

— D'accord.

— Tu ne pourrais pas aller te coucher, s'il te plaît ?

— Je n'arriverai jamais à dormir.

— Ne pourrais-tu pas au moins essayer ?

Elle secoua la tête.

— Ça ne sert à rien.

— Même en prenant un autre cachet ?

— Ça ne change rien.

— OK.

Je sortis sous la pluie, traversai la pelouse entre les deux maisons, montai enfiler un pantalon dans la chambre. J'attrapai mon blouson imperméable suspendu à la patère dans la petite

extension qui ressemblait à une remise, où je trouvai aussi une pelle, puis je retournai dans l'annexe.

Assise à la table, Tove découpait une feuille rouge. À côté d'elle, il y avait une feuille plus grande et plus épaisse, sur laquelle elle avait déjà collé plusieurs silhouettes, rouges elles aussi.

Je la laissai vaquer à ses occupations et glissai la pelle sur le sol pour soulever avec précaution le chaton mort, puis je le transportai à l'extérieur, les bras tendus.

Les branches des arbres se balançaient dans l'obscurité tels les mâts d'un navire. L'air était chargé de gouttes de pluie qui m'assaillaient par rafales. Je m'arrêtai dans un coin du jardin à côté des arbustes à baies, je posai le chaton dans l'herbe et j'enfonçai la pelle dans la couche de copeaux d'écorce et de terre. Quelques minutes plus tard, le trou était creusé, et j'avais les cheveux trempés et les mains glacées.

Le chaton était encore chaud, sentis-je en le plaçant au fond.
Comment était-ce possible ?

Je commençai à reboucher le trou. Quand la terre s'abattit sur son corps, il tressaillit.

Pouvait-il être encore en vie ?

Non, il s'agissait probablement de spasmes musculaires, me raisonnai-je en continuant à le recouvrir de terre jusqu'à l'enfouir totalement. Puis je tassai la couche supérieure et répandis des écorces dessus, afin de ne pas éveiller l'attention des garçons si, d'aventure, ils passaient là le lendemain.

Je suspendis le blouson mouillé à la patère et, pendant quelques secondes, en me lavant les mains, je regardai la terre marron colorer l'eau alors qu'elle s'écoulait vers la bonde, puis je montai dans ma chambre, me déshabillai et me recouchai.

Je n'arrivais pas à me défaire de l'idée que le chaton vivait encore quand je l'avais enseveli. Me dire qu'il s'agissait de spasmes musculaires ne changeait rien, je ne pouvais pas m'empêcher de l'imaginer gisant sous terre, les yeux ouverts et incapable de bouger.

Devais-je ressortir et le déterrer ?

Il était lui aussi une créature de la Terre, après tout.

Quelle vie avait-il eue ici-bas ?

Quelques semaines sur le plancher d'une pièce, puis au fond d'un trou sombre et froid, où il ne pouvait pas remuer, où il ne pourrait rien faire d'autre qu'attendre la mort, seul.

Quel était l'intérêt d'une vie pareille ?

Mais, bon sang, ce n'était qu'un chat ! Et, de toute façon, s'il n'était pas encore mort quand je l'avais enterré, à présent il l'était.

Le lendemain je fus réveillé par le bruit de la télévision au rez-de-chaussée. Il était à peine plus de huit heures, constatai-je en me redressant dans mon lit. Un silence complet régnait à l'extérieur. Derrière la fenêtre, le ciel était gris et gorgé d'humidité, à tel point que de l'autre côté de la baie les nuages planaient au ras des arbres.

J'avais le corps couvert d'une pellicule de sueur, mais je ne me sentais pas d'humeur à me doucher. Un des plaisirs des vacances n'était-il pas justement de pouvoir se négliger ?

Je m'habillai et descendis dans la cuisine, où je bus deux verres d'eau debout devant l'évier. Dans le jardin, les arbres étaient immobiles. Et dans tout ce gris leur feuillage épais brillait d'un éclat vert intense.

— Vous avez faim, les gars ? criai-je.

Aucune réponse. Je pénétrai dans la pièce. Ils étaient allongés sur le grand canapé d'angle, chacun sous une couverture. Asle avait les pieds contre le mur et le corps tordu dans une drôle de position afin de pouvoir regarder la télé, tandis que Heming était couché à plat ventre sur le haut du dossier.

— Vous êtes malades ? demandai-je.

Ils enlevèrent les couvertures sans me regarder. Je n'aimais pas qu'ils restent allongés sous une couverture ou leur couette en journée, ils le savaient très bien, et j'étais un peu surpris

qu'ils ne les aient pas retirées en entendant mes pas dans l'escalier.

— Vous avez faim ?

— Pas spécialement, répondit Asle.

— Un peu, dit Heming.

— Il faut que vous mangiez quelque chose, vous ne pouvez pas partir le ventre vide, or je vous rappelle qu'il va bientôt être l'heure d'aller relever les filets.

— On est obligés ? demanda Alse.

— Allez ! Vous m'avez aidé à les poser. Bien sûr que vous devez m'aider à les relever ! Il faut bien que vous voyiez ce qu'on a pêché !

Aucune réaction. Ils avaient toujours le regard braqué sur la télé.

— Écoutez. Je vous prépare des œufs sur le plat avec du bacon et un chocolat, ça vous va ? Et puis on part relever les filets, et après vous ferez ce que vous voudrez le reste de la journée. Marché conclu ?

— D'accord, répondit Asle.

— Heming ?

— D'accord, d'accord.

Les événements de la nuit passée me semblaient étrangement loin quand je revins dans la cuisine, comme s'ils appartenaient à une réalité autre que celle du présent. La nuit, le vent, la pluie, le désespoir de Tove, le chaton mort, le sang sur le sol, la pelle, la terre, la tombe dans laquelle je l'avais peut-être enseveli vivant.

Tove. Où était-elle, d'ailleurs ?

Une décharge d'angoisse me parcourut. Brusquement, j'éprouvai le besoin de courir la chercher, de foncer dans toutes les pièces de la maison pour savoir où elle était. Ce fut cependant à pas lents que je me dirigeai vers l'entrée, où j'enfilai calmement mes chaussures avant de me rendre dans l'annexe. Je ne voulais pas que les garçons soupçonnent quoi que ce soit.

Curieusement, dehors il faisait aussi chaud que la veille, malgré l'absence de soleil.

La porte de l'annexe était entrouverte, alors que Tove veillait normalement à tout fermer à clé. Cela relevait presque de la phobie, d'un besoin compulsif de s'assurer qu'elle était en sécurité, mais dans son état actuel elle faisait tout l'inverse de d'habitude.

Le séjour était vide. J'ouvris la porte de la chambre, également vide. Je montai dans la mansarde, où je la découvris allongée sur un des lits, immobile.

— Tove?

Aucune réponse.

Mon cœur battait comme si je me tenais au bord d'un précipice.

Je m'avançai lentement vers elle.

— Tove?

— Mm? dit-elle des profondeurs du sommeil.

Ouf, tout allait bien!

— Rien, rends-toi.

J'étendis sur elle une couverture avant de redescendre l'escalier. La table était jonchée de feuilles sur lesquelles étaient collées des silhouettes rouges. Je m'arrêtai pour les observer de plus près.

Certaines ressemblaient à des runes gravées dans la pierre, avec des bateaux primitifs et des hommes au sexe érigé, d'autres à des rondes de danseurs à la Matisse, à la différence près que les personnages avaient des pattes d'animaux. Sur l'une de ces feuilles, elle avait représenté un individu à cheval, l'humain et la bête ne formant qu'une seule et même créature. Sur une deuxième, il y avait plein de renards, et sur une troisième une multitude de points rouges – des coccinelles, découvris-je en levant le collage vers mes yeux.

Sous cet amas de feuilles, j'en aperçus une autre où elle avait écrit trois fois sur trois lignes la phrase *Je veux baiser avec Egil*.

Oh, bon sang! Je me gardai toutefois d'y toucher et me contentai de poser dessus le tableau des coccinelles au cas où les enfants entreraient dans la pièce, tout en levant les yeux vers la mansarde pour m'assurer qu'elle ne m'avait pas vu.

Peut-être cela faisait-il aussi partie d'une œuvre? Était-ce une stratégie pour ouvrir toutes les écluses de l'inconscient? Ou le pensait-elle vraiment?

Egil, quand même!

Oh, putain, Tove! pestai-je intérieurement. Comment peut-on être si con?

La tache de sang du chat n'avait pas disparu sur le sol. Mieux valait l'enlever avant que les garçons ne tombent dessus. Mais pas maintenant. C'était l'heure des œufs au bacon, des tartines grillées et du chocolat chaud.

La pelouse était luisante d'humidité et plate comme un plancher entre les arbres et les parterres de fleurs.

En sortant du frigo le nécessaire pour préparer le petit déjeuner, je découvris qu'il ne restait plus qu'un œuf dans la boîte.

Souhaitant tenir la promesse que j'avais faite aux garçons, je décidai de descendre à vélo au magasin. J'aurais pu les y envoyer, mais je craignais qu'ils me répondent qu'ils n'en avaient pas envie, et que se passerait-il alors? L'accepter constituerait un signe de faiblesse, mais si, afin de ne pas perdre la face, je me voyais dans l'obligation de les forcer à obtempérer, l'ambiance s'en ressentirait pendant plusieurs heures, voire toute la journée.

J'allai les voir.

— Il faut que je fasse un saut au magasin.

— Elle est où maman? demanda Asle.

— Elle dort encore. Y a-t-il des choses qui vous feraient plaisir en particulier? À part de la glace...

— Oh oui, de la glace! s'exclama Heming.

— Non, vous n'en aurez pas. Mais, je ne sais pas, du jus d'orange, peut-être?

Ils ne répondirent pas.

— OK. Je n'en ai pas pour longtemps!

J'enfilai mes chaussures et mon blouson dans l'entrée, puis je partis chercher mon vélo dans la remise.

Notre maison se trouvait au bout d'une route gravillonnée; du moins, la route continuait dans la forêt, mais elle se transformait en un sentier à peine carrossable. C'est là que se situait la maison de Kristen, un vieil original qui avait toujours vécu à l'écart et fait de la solitude un art. Il avait tout construit de ses propres mains chez lui, y compris le bateau qu'il utilisait pour la pêche.

Dans la direction opposée, la route était bordée de plusieurs maisons comme la nôtre, des résidences secondaires pour la plupart. Je connaissais la majeure partie des gens qui vivaient ici, mais je n'avais eu affaire à aucun d'entre eux depuis un bon moment. À en juger par les places de parking vides devant les maisons, ils étaient presque tous rentrés chez eux. Les nombreux nids-de-poule de la chaussée étaient remplis d'eau de pluie, et les petites flaques d'un jaune boueux m'évoquaient les années quatre-vingt, quand il était si courant d'en voir à l'automne et au printemps. Désormais, elles avaient presque entièrement disparu. Par endroits, le gravier humide et mou brillait comme de l'argent sur le chemin qui serpentait entre les rochers rougeâtres et les conifères verts.

J'espérais qu'elle irait mieux à son réveil, quelle que soit la raison de son état instable.

Ou bien... l'espérais-je vraiment?

Si elle ne recouvrait pas un certain équilibre, elle deviendrait bientôt incontrôlable et nous n'aurions d'autre choix que de l'hospitaliser.

Cette mesure avait quelque chose de définitif, de concret. Et c'était bien. Car l'éternel problème, c'étaient les limites. Les siennes, les miennes, celles des enfants. Il était toujours impossible de dire à quel moment son comportement devenait

maladif, car le glissement s'opérait de façon très progressive ; peu à peu elle passait de la joie et de l'enthousiasme à un état qui l'éloignait de plus en plus de nous, et nous participions à ce glissement, en acceptant, sans nous en rendre compte, ce qui, pour des gens de l'extérieur, était inacceptable, mais justement nous n'étions pas des gens de l'extérieur, nous vivions la situation de l'intérieur, où les limites étaient si lentement repoussées que nous ne le remarquions pas.

Nous en arrivions aussi là parce que je la couvrais, vis-à-vis des enfants et de tous les autres.

Quand elle était internée, les gens prenaient soudain conscience de sa folie et de toutes les tâches qui m'incombaient.

Je passai entre les deux rochers qui bordaient la route de part et d'autre. Enfant, ils me donnaient toujours l'impression d'être dans un bateau entre deux îles et, plus tard, le jeune étudiant prétentieux que j'étais les avait baptisés Scylla et Charybde. La route décrivait ensuite un virage avant de filer tout droit, dans une pente raide, jusqu'au magasin et la petite marina. Une fois, j'étais tombé de vélo dans cette descente et je m'étais ouvert le crâne – on ne mettait pas de casque à cette époque, et on ne m'avait pas encore vraiment appris à faire du vélo –, mais le souvenir que j'en gardais était probablement faux, basé sur ce qu'on m'avait raconté et non sur ce que j'avais vécu. Il était impossible de le savoir avec certitude.

J'actionnai à peine le frein arrière en dévalant la route, imaginant les autres enfants penchés au-dessus de moi tandis que l'ambulance arrivait, exactement à l'endroit où je me trouvais à présent, mais quarante années plus tôt.

Entre-temps, l'épicerie était devenue l'actuel petit centre commercial, soit une sorte de cour entourée d'une supérette, d'un vendeur de hot dogs, d'un café et d'une boutique de souvenirs. À l'arrière, il y avait la pompe à essence et à diesel, à côté de laquelle une petite bâtisse abritait les douches et les

toilettes destinées aux plaisanciers. La marina Tjæreholmen, elle s'appelait.

Je laissai mon vélo à l'extérieur et j'entrai dans la supérette. Dans un des paniers rouges je mis un paquet de petits pains frais, du beurre, du lait, en plus des œufs pour lesquels j'étais venu à l'origine.

Un homme en short et tee-shirt avec une casquette vissée sur la tête posait ses provisions sur le tapis quand je passai à la caisse. Il tourna légèrement la tête à mon arrivée. Il sortit ensuite une carte bancaire de sa poche arrière et l'introduisit dans le lecteur avant de se retourner à nouveau.

— Arne?

J'ignorais qui il était.

— Oui..., répondis-je d'un ton incertain.

— Putain, ça fait un bail!

Il souriait.

Je le regardai sans rien dire.

Ses yeux me rappelaient vaguement quelque chose.

— Tu ne me reconnais pas?

— Non...

— Trond Ole.

— Oh! Je n'aurais jamais deviné! Qu'est-ce que tu fais là?

— Nous avons acheté une maison dans le coin. C'est notre premier été ici.

Il se détourna et composa son code, attendit quelques secondes qu'il soit accepté, alla au bout du tapis et commença à ranger ses courses dans un sac pendant que je déposais les miennes devant la caissière.

— Qu'est-ce que tu deviens?

— Professionnellement, tu veux dire? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Oui.

— Je suis en arrêt maladie pour le moment. Et toi?

— Je bosse à l'université.

— Professeur?

Il me regarda.

Mon visage me chauffa.

— Oui.

Il sourit.

— Je suis venu en vacances ici avec toi une fois, tu t'en souviens?

Il se tenait devant moi avec son sac plein à la main tandis que je commençais à ranger mes courses.

— Bien sûr. On avait quoi, dix ans?

— Quelque chose comme ça, oui.

Nous sortîmes, il appuya sur une clé, et sur le parking les feux d'une voiture clignotèrent deux fois.

— Tu es encore en vacances longtemps? demanda-t-il.

— C'est la dernière semaine.

— Passe à la maison un soir.

— Oui, pourquoi pas? Ce serait sympa.

Nous échangeâmes une poignée de main et il partit vers sa voiture pendant que je retirais l'antivol du vélo, suspendais le sac au guidon et m'apprêtais à m'élancer dans la côte raide.

— Arne? entendis-je soudain dans mon dos.

Je me retournai et le vis qui s'avavançait vers moi d'un pas rapide.

— Tu n'as pas mon numéro. Ni moi le tien.

— Effectivement. Tu me donnes le tien?

C'était mieux : rien ne m'obligeait à le rappeler.

Il énonça les chiffres pendant que je les tapais sur mon portable.

— OK! conclus-je. À plus!

— Attends, appelle-moi, comme ça j'aurai aussi ton téléphone.

— Bonne idée, dis-je avant d'appuyer sur son numéro.

Les garçons étaient toujours avachis devant la télé quand je rentrais. Tove n'était pas encore réapparue. Je rangeai le vélo dans la remise et traversai le jardin chatoyant. Dans la cuisine, je cassai les œufs en les cognant contre le bord de la poêle et les regardai s'étaler lentement avant que la chaleur ne les fige en deux cercles, puis je versai le lait dans une casserole, coupai quelques tranches de pain et les mis à griller.

Trond Ole nous avait accompagnés un week-end en juin, avant le début des vacances d'été. Nous étions amis cette année-là, et je m'étais fait une joie de lui montrer tout ce qu'il y avait ici.

Nous avions volé de l'eau-de-vie à papa et nous nous étions enfuis dans la forêt avec. Le cœur battant, nous en avions bu deux ou trois gorgées avant de repartir en titubant, comme si nous étions saouls.

Avions-nous vraiment dix ans à cette époque?

Plutôt douze, probablement, pensai-je en glissant la spatule sous l'un des œufs. Il était ferme sur le métal quand je le fis passer de la poêle à l'assiette.

Le cercle jaune entouré de blanc ressemblait à une planète dans un environnement laiteux.

Du début à la fin, cette entreprise avait été source d'une énorme angoisse. Nous étions morts de trouille en versant l'alcool dans les petites bananes en plastique qui se trouvaient dans notre sac de bonbons ce samedi-là, et c'est emplitis d'appréhension que nous l'avions bu sous les arbres. Nous avions ensuite tremblé toute la soirée à l'idée d'avoir pu laisser des traces de notre forfait.

Mais ni maman ni papa n'avaient rien dit, et le lundi nous avions pu nous vanter de notre exploit à l'école.

Les tranches de pain jaillirent dans un clic tandis que dans la casserole le lait frémissait, la surface percée d'une multitude de trous minuscules. Je l'enlevai de la plaque, mélangeai un peu de cacao, de sucre et d'eau dans un verre et versai la mixture

dans le liquide blanc, où elle se répandit d'abord en cercles concentriques d'un marron rouge, jusqu'à colorer entièrement le lait.

Je n'étais pas seul dans la pièce.

Je me retournerai d'un bond.

C'était Heming. Pieds nus, les bras pendant le long du corps comme un singe, il me regardait.

— C'est toi ? dis-je.

— On mange bientôt ?

— Oui. Tu as faim ?

Il hocha la tête.

— Dans ce cas, tu pourrais peut-être mettre la table.

— Elle est où maman ?

— Elle dort.

— Non, je l'ai vue. Elle est passée devant la fenêtre.

— Elle est sans doute juste partie faire un tour avant le petit déjeuner. Allez, s'il te plaît, mets la table !

— Je veux bien, mais Asle doit m'aider.

— Évidemment, dis-je en extrayant les tranches du gril-pain, puis j'attrapai la corbeille au sommet du placard et les y plaçai tout en jetant des coups d'œil par la fenêtre dans l'espoir de la voir. Tu n'as qu'à aller le chercher.

Pendant que les garçons mettaient le couvert, je fis cuire le bacon, versai le chocolat dans un pichet, sortis le beurre, le fromage, le jambon, et posai le tout sur la table.

— On n'attend pas maman ? demanda Heming alors que nous nous installions.

Puis il renversa brusquement la tête et lâcha trois rots de suite.

J'inspirai lentement afin de ne pas céder au réflexe de le corriger.

— Il faut manger tant que c'est chaud, dis-je.

— Elle est partie où ? demanda Asle, qui avait soulevé les fesses de sa chaise pour atteindre la corbeille à pain.

— Elle est juste sortie se promener.

— Elle viendra relever les filets avec nous ? demanda Heming.

— Ça, je n'en sais rien.

Je revis le séjour tel qu'il était en ce mois de juin, quarante ans auparavant. Obscur, des meubles de couleur foncée, des tapis sombres au sol. Le meuble d'angle contenant les bouteilles. Nous avions pris soin de le refermer, mais nous avions transvasé l'eau-de-vie dans de petits récipients en plastique et, inutile de le dire, nous en avions renversé.

Quand on est enfant, on croit avoir des secrets, que personne ne sait ce qu'on fait.

Je souris.

— Pourquoi tu souris, papa ? demanda Asle.

— Je repensais à quelque chose.

— À quoi ? demanda Heming en étalant du beurre sur sa tartine, qui se cassa au contact du couteau.

— Je pensais à votre grand-père.

Par la vitre, je vis Tove traverser le jardin et entrer dans l'annexe. Elle portait les mêmes vêtements que la veille. Heureusement les garçons tournaient le dos à la fenêtre.

Il fallait absolument que je nettoie le sang du chat avant qu'ils n'aillent là-bas.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle à propos de grand-père ? demanda Heming.

— Rien de particulier. Je pensais juste à lui. Mais c'est vrai qu'il en a fait des bêtises en son temps !

— Quoi par exemple ? voulut savoir Asle en levant sa tartine devant sa bouche.

— Il y a plein d'anecdotes, mais je vous les ai déjà racontées, non ? Comme la fois où il a confondu le sel et le sucre en préparant de la morue. Ou encore quand il a abattu le grand arbre dans la cour et qu'il est tombé sur le toit et l'a abîmé.

— Y avait quelqu'un dans la maison ? demanda Asle, les lèvres barbouillées de jaune d'œuf.

Je secouai la tête.

— Non, heureusement !

— Tu l'as vu ?

— Je ne l'ai vu que plus tard, en rentrant à la maison. L'arbre avait déjà été enlevé. On aurait cru qu'un géant s'était assis à califourchon sur le toit.

— Mais toi aussi tu en as fait plein, des bêtises, dit Heming en me fixant de son regard foncé.

— Sans aucun doute, oui. Tu penses à quelque chose en particulier ?

— Quand tu as oublié d'amarrer le ponton et qu'il est parti avec tous les bateaux.

— Je n'avais pas oublié. C'est seulement que je ne l'avais pas très bien attaché.

— Et la fois où tu n'avais plus d'huile dans la voiture et que ça a cassé le moteur et qu'on a été obligés d'en racheter une.

— Sauf que c'était la jauge qui ne marchait pas ! Vous le savez bien ! Normalement, quand il n'y a plus d'huile, la voiture doit le signaler.

— Tu parles, ce ne sont que des excuses ! s'exclama Heming. Ils se regardèrent en riant.

Ce qui me rendit heureux.

Tove n'était pas dans l'annexe quand, un moment plus tard, les garçons bien installés devant leur écran, j'y retournai. Il y avait de nouvelles grandes feuilles sur la table, rouges avec des silhouettes noires qu'elle avait découpées. Bientôt, ça non plus, elle ne serait plus en mesure de se concentrer assez longtemps pour le faire. À moins qu'elle ne se stabilise et ne redescende.

Le sang avait séché, je le retirai en grattant avec une spatule avant d'humidifier ce qui restait et de le nettoyer en frottant avec une brosse.

L'autre chaton, allongé par terre dans un coin de la pièce, me regardait fixement.

Je rinçai le chiffon et nettoyai les restes de sang coagulé dans l'évier de l'atelier de Tove, qui était rempli de verres tachetés de peinture, de pinceaux, de morceaux de coton, de tubes vides, et qui sentait fort la térébenthine. Puis j'allai vérifier dans le jardin qu'on ne distinguait aucune trace de la tombe que j'avais creusée la nuit précédente, en me préparant plus ou moins à découvrir que le chaton avait réussi à s'échapper et laissé un trou vide, mais évidemment rien n'avait bougé, il était impossible de voir que sous la couche d'écorces la terre avait été retournée.

Il se mit à tomber un léger crachin. Il n'était pas rafraîchissant, comme on aurait pu s'y attendre un jour de pluie d'été en Norvège, mais tiède, presque chaud. Tropical. Et tout ce qui m'entourait était humide, de la cime des arbres gris-noir aux feuilles vertes des cassissiers et des groseilliers sur lesquelles l'humidité accumulée formait des gouttelettes immobiles.

Le vrombissement d'un véhicule lourd qui accélérât au loin fendit l'air.

Je retournai dans la cuisine et débarrassai la table du petit déjeuner. Une vague de bruit s'éleva dehors alors que le bus se rapprochait. Sur une route aussi étroite, il paraissait incongru, pensai-je lorsqu'il passa devant la fenêtre, qu'il remplît un instant de sa couleur jaune.

J'insérai une pastille dans le lave-vaisselle, le refermai et lançai la machine. Le bus fit demi-tour sur l'espace réservé à cet effet et repassa en sens inverse. De nouveau, j'aperçus la minuscule araignée ; elle tissait à présent une toile entre le plafond et le mur. Papa disait toujours que la présence d'araignées dans une maison était un bon signe : cela signifiait qu'elle était saine, et cette pensée me revenait presque chaque fois que j'en découvrais une.

Dehors, je vis Ingvild qui remontait l'allée, les yeux rivés sur le sol et son sac suspendu à l'épaule.

Je la rejoignis dans l'entrée quand elle ouvrit la porte.

— C'était sympa ? demandai-je.

— Oui, très, répondit-elle en souriant avant de se baisser pour enlever ses chaussures.

— Tu veux un petit déjeuner ?

— Je l'ai déjà pris chez grand-mère, répondit-elle avant de se diriger vers sa chambre.

— Dans ce cas...

Je restai un moment sans bouger dans la cuisine à regarder autour de moi, puis sortis des sacs du tiroir. J'y entreposai toutes les bouteilles vides afin de les transporter jusqu'à la voiture, j'ouvris le coffre et je les mis dedans, en prévision d'un prochain passage à proximité des containers, ou de la déchetterie, comme on disait aujourd'hui. Je partis ensuite retrouver les garçons dans le séjour.

— On y va ?

— On est obligés ? demanda Heming.

Il rejeta la tête en arrière, ouvrit et referma la bouche à plusieurs reprises.

— Pourquoi tu fais ça ? lui demandai-je, agacé.

— Quoi ?

J'imitai son tic, en l'exagérant légèrement.

— Tu fais sans arrêt ça avec la tête, lui expliquai-je. Ce n'est pas très élégant.

Il opina gravement du chef.

— Je vais essayer de ne plus le faire.

— Bien !

Puis il recommença.

— Allez, viens, on y va ! dis-je.

Le jerricane d'essence rouge à la main, je suivais les garçons qui descendaient la rive herbeuse et pentue vers l'embarcadère. Sous la lourde couche de nuages bas, une mer étale s'étendait devant nous. L'éclat jaune des planches du ponton, que

l'humidité rendait glissantes, ressortait sur la surface de l'eau argentée et la roche presque noire sur laquelle il reposait.

Je montai à bord et fixai le tuyau au réservoir pendant que Heming détachait les amarres et qu'Asle soulevait la rame, prêt à nous propulser quelques mètres plus loin.

L'intérieur de la baie, qui se terminait par une petite plage de galets, était jonché de crabes. Et pas des petits : des gros ! Je ne sais pas, il y en avait peut-être une centaine qui rampaient sur le sol ou se chevauchaient.

Je n'avais jamais rien vu de tel.

On aurait cru un nid de serpents.

Je regardai ailleurs afin de ne pas attirer l'attention des garçons dans cette direction, et, quand Asle nous eut éloignés du rivage, je fis démarrer le moteur et partis vers le large sans qu'ils aient rien remarqué.

Les deux flotteurs rouges se situaient de l'autre côté de la baie, juste à côté de la pointe, non loin du rivage. Les sapins formaient comme un mur de verdure qui atteignait presque le bord de l'eau. Asle attrapa le premier flotteur avec la gaffe et le ramena à lui. Je coupai le moteur. Les garçons tirèrent sur la corde, en vain. Tous deux me regardèrent.

— C'est trop lourd, m'informa Asle.

— Ah bon ?

Je pris le relais.

— On est peut-être tombés sur un banc de maquereaux, ou un truc de ce genre...

Il me semblait remonter un tapis gorgé d'eau. Le filet ne tarda pas à apparaître au fond. Dans l'obscurité, le corps des poissons aux reflets blanc et verdâtre y ressemblait à des lampions.

— Ce sont des lieux jaunes, annonçai-je en hissant le filet et les premiers poissons par-dessus bord.

— Oh là là, tout ce qu'il y a ! s'exclama Heming.

— Je vous laisse sortir les poissons à mesure qu'ils arrivent ? Vous n'avez qu'à les balancer dans le bac.

C'était sans fin, le filet était plein à craquer et, quand enfin je fis redémarrer le moteur, non seulement le bac était rempli de corps visqueux et luisants qui frétilaient çà et là avec virulence, mais le plancher en était aussi recouvert.

Cette vision me donnait la nausée. Ce n'était pas tant la vue des poissons en eux-mêmes qui me dégoûtait – car, individuellement, au fond, ils n'étaient que de petites créatures comme les autres – que leur nombre. Les yeux identiques, les bouches béantes identiques, les nageoires et les ouïes identiques.

— Tu vas tous les vider ? demanda Asle.

— Il va bien falloir. Mais je ne sais pas ce qu'on va en faire.

— On ne peut pas les congeler ?

— Si, je ne vois pas d'autre solution. Mais on part dans deux jours. Et je ne suis pas sûr que l'été prochain on ait particulièrement envie de manger des poissons pêchés cette année.

— De la glace au poisson ! s'exclama Asle.

— Miam miam ! renchérit Heming.

— Vous les avez comptés ?

— Y en a cent dix-huit, répondit Asle.

Alors que nous achevions de traverser la baie, tout au-dessus de nous, une silhouette surgit du jardin et s'engagea sur le sentier qui descendait au ponton.

C'était Egil.

Vêtu d'un coupe-vent jaune déboutonné, il tenait à la main un sac plastique blanc.

Je coupai le moteur et nous parcourûmes les derniers mètres en nous laissant porter par les flots. Heureusement, il n'y avait plus l'ombre d'un crabe dans la baie. Les garçons débarquèrent et je leur tendis le jerricane ainsi que le bac avant d'amarrer et de grimper sur le ponton.

— Belle prise, à ce que je vois, constata Egil qui, au même instant, apparut sur le rivage.

— Ouais, je ne te le fais pas dire. T'en veux ?

Il secoua la tête avec un léger sourire.

— Tu viens de rentrer? demandai-je.

— Hier soir. Je t'ai apporté ça. En remerciement pour ton aide.

Il me présenta le sac d'un geste maladroit. Je n'avais pas besoin de l'ouvrir pour savoir ce qu'il contenait : à en juger par son poids et sa taille, je devinai qu'il s'agissait d'une bouteille. Et, vu qu'il adorait le whisky et attendait sans doute que je lui en offre un verre à présent qu'il avait fait le trajet jusqu'ici, il me restait juste à en découvrir la marque.

— Super! Merci!

— Papa, on peut y aller? demanda Asle.

Je hochai la tête, et ils s'élancèrent à l'assaut de la côte.

— Tu veux un café? proposai-je.

— Volontiers. Tu dois le remonter?

Il regardait le bac.

— Je crains que oui, malheureusement. Et aussi tout ce qu'il y a dans le bateau.

— Si tu veux, je te donne un coup de main.

Nous remontâmes jusqu'à la maison en portant chacun le bac d'un côté. Cette collaboration avait quelque chose de désagréablement intime, comme si nous étions attachés l'un à l'autre, et je ne trouvais pas les mots pour nous mettre à l'aise. Quant à lui, il ne prenait jamais la parole de son propre chef.

Éprouvait-il la même sensation?

Comment savoir? Egil était de ces gens dont je ne parvenais jamais à lire les sentiments.

Quand nous posâmes le bac par terre dans la cave, j'insistai pour aller chercher le reste seul et qu'il m'attende dans mon bureau.

Avait-elle regardé Egil, pensé à lui, fantasmé quand il était chez nous? Ou bien était-ce seulement une impulsion surgie du fond de son âme tourmentée?

J'allai chercher une vieille caisse en polystyrène dans le hangar à bateaux et je commençai à mettre les poissons dedans.

Étrangement, ce qu'elle avait écrit à propos d'Egil me paraissait logique. Il faisait partie de ces personnes qui, dans la vie, semblaient coincées, tourner en rond, stagner. Il connaissait un tas de choses sur des tas de sujets différents, mais il n'était pas foutu d'en tirer profit. Son savoir demeurait inexploité, en jachère, comme un champ que personne n'aurait cultivé. Or le père de Tove était exactement pareil. Aussi négligent qu'apathique. Il connaissait tout sur tout mais ne faisait rien. Quand nous nous étions rencontrés, j'étais apparu comme l'antithèse de tout cela. Un homme sain, naïf et très ambitieux. Elle voulait s'extraire du monde dont elle était issue, elle voulait vivre une vie différente, normale, parfaitement ordinaire. Et c'est ce qu'elle avait eu : avec la naissance d'Ingvild, pour commencer, puis celle des jumeaux, nos premières années en tant que jeunes parents avaient été on ne peut plus normales et ordinaires.

Pourquoi m'aurait-elle choisi, sinon ? Un étudiant en littérature tout à fait quelconque ? Alors qu'elle aurait pu avoir qui elle voulait.

Souhaitait-elle autre chose depuis le début ?

Avait-elle fait semblant en me mentant et en se voilant la face ?

Je posai la caisse sur le sol en béton dans la cave obscure. Idéalement, il aurait fallu les vider tout de suite. Mais ça pouvait attendre deux ou trois heures.

D'abord Egil, puis le dîner. Et ensuite je m'occuperais des poissons. Avant de finir la soirée avec un verre de vin rouge et un livre.

De toute façon, je n'avais pas le choix.

Autant ne plus y penser.

Je lavai mes mains froides et gluantes à l'eau chaude, j'allai chercher deux verres et je pénétrai dans mon bureau. Egil se tenait devant la bibliothèque, un livre à la main.

— Qu'as-tu trouvé de beau ?

Il me montra sa prise : un ouvrage intitulé *La Mort ! Où est donc ta faux ?* Il datait des années trente. La couverture autrefois blanche avait jauni.

— Ah oui, celui-là. Je te sers un p'tit whisky ?

Il hocha la tête et je remplis nos verres, puis nous nous installâmes. Un petit bruit de contentement lui échappa quand il but la première gorgée.

— Ce n'est pas moi qui ai acheté ce livre, lui expliquai-je. Je crois me souvenir que mon père l'avait acquis dans une vente aux enchères il y a de nombreuses années de cela, quelque part dans la campagne, une caisse de livres lors d'une succession. Tu connais l'histoire ? L'affaire Købe ?

— Oui, mais je n'ai jamais lu aucun livre de lui.

— Ils sont intéressants. Ils respirent la foi dans le progrès et font de la vie après la mort, ou du contact avec les morts, une chose rationnelle et scientifique.

— Il a perdu ses fils, c'est ça ?

— Oui. Et puis il les a retrouvés par l'intermédiaire de sa fille médium.

— Je vois, répondit-il en faisant tourner le verre dans sa main.

— Le livre comporte quelques très belles descriptions de la vie après la mort. Selon lui, le royaume des morts ressemblerait à la ville de Fredrikstad dans les années vingt.

— Peut-être n'a-t-il pas tort, sourit-il.

Il s'ensuivit un silence. À l'extérieur, les buissons qui s'étaient épanouis avec avidité le long du mur et devant la fenêtre masquaient presque entièrement la vue. La route et la lande, derrière, n'étaient plus visibles que par quelques interstices.

— Je suis allé en Inde une fois, dit-il sans croiser mon regard. Dans une des villes que j'ai visitées, ils brûlent les corps des défunts sur le même feu depuis trois mille ans. C'est en tout cas ce qu'ils affirment. Il s'agit d'une ville sacrée. Je ne

vois pas d'autre endroit au monde qui se différencie aussi radicalement de tout cela.

Il embrassa la pièce d'un mouvement de la main pour bien souligner qu'il voulait parler des maisons et du paysage qui nous entouraient. Il usait parfois de gestes grandiloquents comme celui-ci, ce qui contrastait étrangement avec ses manières d'ordinaire si réservées.

— Et je doute que là-bas le royaume des morts ressemble à Fredrikstad.

Il sourit.

— Je n'ai jamais eu envie d'aller en Inde, constatai-je. La Chine, oui. Le Japon, oui. Mais l'Inde? Les vaches et la turista?

— Et ils sont tellement nombreux! ajouta-t-il. Ça grouille de monde. Et de singes et de vaches. Par endroits, il y a des rues, on se croirait dans *Blade Runner*. Le mélange d'animaux, d'humains et de haute technologie.

— Tu sais que l'Inde est sur le point de dépasser la population de la Chine? Et elle ne cesse de grimper dans la liste des plus grandes économies mondiales. On parle toujours de la Chine, mais c'est en Inde que ça se passe. Ou, en tout cas, l'Inde n'est pas en reste.

— Possible. Mais, le plus frappant, là-bas, c'est la pauvreté. J'ai trouvé très dur de voir toute cette souffrance. Bien que la pauvreté y soit perçue très différemment et acceptée, grâce à une culture très spirituelle. Dans ce pays, pour tout, on s'en remet aux dieux.

Il y eut un silence. Egil était un grand gaillard dénué de charisme, mais avec lequel il était très facile de converser, il écoutait avec attention ses interlocuteurs, sans jamais imposer sa marque dans la discussion et en évitant tout sujet délicat.

Lâche, auraient sans doute dit la plupart des gens.

Un peu trop gentil, pensai-je à ce moment-là. Mais je l'aimais bien. Quel que soit le texte ou le film que j'évoquais, il l'avait lu ou vu.

Il sourit sans que je sache pourquoi et vida son verre.

— Et ton livre, ça va comme tu veux ? demanda-t-il, toujours sans me regarder.

— Ça avance.

Je me penchai pour prendre la bouteille et remplis d'abord son verre, qu'il m'avait aussitôt tendu, puis le mien.

Pourquoi lui avais-je parlé de mon livre ? C'était une grosse, très grosse erreur. Mais, sous l'emprise de l'alcool ce jour-là, j'avais eu l'impression qu'il était presque terminé et vraiment fantastique.

— Tu peux fumer si tu veux. Je vais te chercher un cendrier.

Je partis dans la cuisine, où je tombai sur Tove. Debout, les mains en appui sur le plan de travail, elle regardait fixement par la fenêtre.

— Comment vas-tu ?

— C'est Egil qui est là ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Ouais.

— Pourquoi tu ne m'as pas prévenue ? C'est mon ami à moi aussi.

— Je ne savais pas où tu étais. Et puis je te croyais occupée.

Elle se retourna et me fixa d'un air inexpressif avant de quitter la pièce. Peu après, j'entendis sa voix dans le bureau.

Au loin, au-dessus de la mer, le ciel s'était éclairci. Il était bleu et parsemé de quelques nuages d'un blanc vaporeux, et non lourd et gris comme au-dessus du jardin. Je pouvais bien leur accorder quelques minutes en tête à tête, pensai-je, et je restai à contempler le paysage. Une pie s'envola du pommier et atterrit sur l'herbe, où elle exécuta quelques pas. On aurait dit un homme qui marchait les mains dans le dos et qui, ayant aperçu une chose par terre, se penchait pour l'étudier de plus près, songeai-je.

Les cris des mouettes dans la baie en contrebas. Et un bruit sourd et irrégulier qui se répétait à l'arrière de la maison. Probablement les garçons qui jouaient au foot.

Je me rendis dans le séjour, désert lui aussi, et là encore je regardai par la fenêtre. Effectivement, ils se renvoyaient le ballon sur la pelouse.

Un sentiment de satisfaction m'envahit puis, presque aussitôt, s'évanouit.

Je traversai la maison pour aller frapper chez Ingvild.

— Oui, répondit-elle d'une voix sans enthousiasme.

J'ouvris la porte et je pénétrai dans la pièce. Elle était allongée à plat ventre sur son lit avec son ordinateur portable refermé devant elle.

— Qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Rien.

J'aurais pu lui demander pourquoi elle avait rabattu l'écran au moment où j'étais entré dans la pièce, mais elle y aurait sans doute vu une accusation, or je voulais seulement discuter un peu avec elle ; je m'abstins donc de tout commentaire.

— Comment ça s'est passé chez grand-mère ?

— Bien, je crois, répondit-elle en se redressant sur le matelas. Elle est un peu confuse par moments, mais ce n'est pas nouveau.

— Qu'est-ce qu'elle a fait cette fois ?

— Elle a oublié les petits pains dans le four. Et puis elle se répète souvent. Mais elle a toute sa tête, je te rassure.

Je m'assis sur le canapé.

— C'est bien que tu sois allée chez elle.

— Oui.

— Et toi, comment ça va ?

Elle me lança un coup d'œil exaspéré. De toute évidence, je lui posais très souvent cette question.

— Bien ! dit-elle en me regardant dans les yeux avant de détourner le regard.

— OK. Quelque chose te turlupine ?

Elle secoua la tête en souriant.

— Les prunes étaient mûres ?

— Ouais.

— Les jaunes.

— Ouais.

— Je n'en connais pas de meilleures au monde. Tu sais que c'est une variété très ancienne?

— Oui, tu me l'as déjà dit un certain nombre de fois.

Je me levai.

— Egil est là. Je voulais seulement prendre un peu de tes nouvelles.

— Je vais bien!

— Super! Il y aura du poisson au dîner. Ça te va?

— Très bien.

Quand je retournai dans le bureau, je découvris Tove assise dans mon fauteuil. Egil, qui n'avait pas bougé du sien, avait désormais une cigarette à la main. Une des tasses à café sales qui traînaient lui servait de cendrier. Je posai à côté celui que j'avais rapporté et m'installai sur la chaise à barreaux devant ma table de travail.

Tove lui racontait une de ses nombreuses anecdotes. Son visage semblait éclairé de l'intérieur, ses yeux marron brillaient, et elle riait en parlant.

Egil la regardait en souriant.

Je bus une gorgée de whisky et contemplai les livres dans la bibliothèque. Elle racontait un dîner entre artistes auquel elle avait participé, le silence qui était tombé autour de la table quand un ennemi du plus célèbre d'entre eux avait surgi dans la pièce. Leur hôte n'avait eu d'autre choix que de lui proposer une chaise. Quand il s'était assis en face de l'artiste reconnu, la chaise s'était cassée, et le détracteur s'était retrouvé par terre.

Tove imita la voix de l'artiste célèbre.

— « Ceci est mon œuvre, déclara-t-il à voix basse. Je suis un magicien. »

Elle était tellement hilare qu'elle en avait les larmes aux yeux.

— Je peux te piquer une cigarette? demandai-je à Egil.

— Je t'en prie.

Il poussa le paquet vers moi.

Tove riait toujours.

Egil gloussait, lui aussi.

J'allumai ma cigarette, la première en six ans, et inhalai doucement.

Tove tenta de se ressaisir, elle inspira et expira profondément plusieurs fois de suite, mais elle repartit. Elle était prise d'un fou rire.

Egil me lança un regard vaguement inquiet.

Tove se leva et sortit. Son rire nous parvenait encore du couloir, puis on entendit la porte de la salle de bains se refermer. Son rire, étouffé, et néanmoins tout à fait audible, nous arrivait désormais par vagues, entrecoupées de silence.

— Elle est de bonne humeur, constatai-je.

Egil ne répondit pas, se contentant d'esquisser un léger sourire.

Tove revint, se réinstalla parmi nous. Puis repartit à rire, en hoquetant et de façon incontrôlée.

Je me resservis en whisky. Elle recouvra son calme. Mais durant quelques secondes seulement, avant de s'esclaffer à nouveau.

— Ha ha ha ha! Ha ha ha ha!

Elle se leva.

— Il faut que je vous laisse, souffla-t-elle entre deux hoquets. Au revoir, Egil. Ha ha ha ha!

Cette fois, elle sortit de la maison pour aller, je suppose, dans l'annexe.

— L'heure est venue, je crois, de me rentrer, déclara Egil.

— Tu n'es pas obligé. Regarde! Je t'en ressers un?

Je levai la bouteille vers lui.

— Bon, OK, un petit dernier pour la route.

— Bien! m'exclamai-je en remplissant son verre. Il n'est pas mauvais ce whisky.

— Pas mauvais? Il est divin, oui!

Egil vivait seul dans un chalet à quelques kilomètres de chez nous. Il était né dans une famille d'armateurs et avait grandi en Angleterre jusqu'au divorce de ses parents. Il était alors rentré en Norvège avec sa mère et était allé au lycée dans notre pays. Il s'était inscrit à l'École nationale de cinéma à Copenhague, mais n'avait pas terminé ses études – il avait le goût de l'aventure, il était plein aux as mais manquait d'énergie, pensais-je souvent à son propos. Il avait vécu à l'étranger plusieurs années et, quand à la trentaine il était revenu dans la région, il avait monté sa boîte de production et s'était lancé dans la réalisation de films documentaires, relativement obscurs pour la plupart, mais financièrement il pouvait se le permettre. Il s'intéressait aux sous-cultures, aux enclaves ésotériques qui se forment dans chaque société. Il avait ainsi consacré un de ses films aux Amis de Smith, la petite communauté mormone de Norvège, un autre à un habitat collectif destiné aux personnes atteintes du syndrome de Down, un troisième à un petit groupe de jeunes gens d'extrême droite. Puis il se lassa et mit fin à son activité après avoir suivi pendant un an un groupe de death metal originaire de Bergen. Même s'il y avait là une matière intéressante, selon lui, il n'avait jamais terminé le montage de ce projet. Je n'avais pas vraiment bien compris pourquoi il avait laissé tomber ; il s'était énormément investi dans ce travail et de toute évidence il avait donné un sens à sa vie. Lui justifiait cet abandon en arguant que les documentaires étaient mensongers. Non pas dans le sens où un travail documentaire était toujours subjectif et jamais vrai en termes objectifs, comme on pourrait le penser quand on parle de vérité. Non, son argument portait sur leur nature profonde, le problème était d'ordre existentiel et se fondait sur le fait que non seulement tous les événements s'inscrivaient dans leur temps, mais que c'était aussi leur principale caractéristique. Que tout apparaissait et disparaissait pour ne plus jamais revenir, que

rien ne pouvait se répéter ni être saisi, car les choses captées devenaient autre chose.

Et alors? avais-je l'habitude de lui répondre. Certes, elles deviennent autre chose, mais où est le problème? Les événements qui se sont produits se sont produits, qu'ils aient été ou non filmés ou photographiés. Et, de tout temps, l'homme les a captés, en les racontant ou en écrivant à leur sujet. Le simple fait de se souvenir d'un événement est une captation.

Peu lui importait tout ça, répondait-il alors. Il n'était pas philosophe, loin de lui l'idée de vouloir édicter une théorie, la question était de savoir quel type de vie il voulait mener. Et ce en quoi il croyait.

— Les photos et les films polluent l'existence, lui arrivait-il d'affirmer. Nous emmagasinons tellement d'événements et de gens que nous risquons de passer à côté du temps présent.

— Ah ouais..., lui répondais-je alors.

Je ne doutais pas de sa sincérité, mais quelque chose me disait que le véritable problème était ailleurs et beaucoup plus concret : il ne croyait en rien et n'aimait personne. Tous ses films, à l'exception peut-être de celui sur les personnes atteintes du syndrome de Down, parlaient de gens animés par une foi ardente, ou une croyance si différente de celle des autres qu'elle les isolait. Il était attiré par ce qui lui manquait.

Ce qui était aussi, je le soupçonnais, la raison de son nouvel intérêt pour la théologie.

Il était à présent assis en face de moi, les jambes croisées, son whisky à la main et les yeux braqués sur le sol. Je cherchais quoi dire pour faire oublier ou normaliser le comportement de Tove, mais sans grande motivation : la chaleur de l'alcool avait commencé à se répandre en moi, allégeant mon inquiétude la concernant ou la réaction que son attitude était susceptible de provoquer chez lui.

Encore quelques verres, et l'alcool aiguiserait ma lucidité.

C'était mon souhait. Mais je ne voulais pas vivre seul cette expérience, je voulais qu'il soit là et boive avec moi.

Pourquoi ne pas parler du temps qui s'était levé ? pensai-je, mais cela risquait d'attirer son attention sur l'extérieur, et peut-être de lui rappeler une tâche qui l'attendait et l'inciter à partir.

— Tu sais que je vais m'intéresser à la poésie épique cet automne, dans mes cours ? déclarai-je à la place. Je commencerai par *L'Illiade* pour terminer sur *La Divine Comédie*. J'aurai aussi un cours sur les royaumes des morts dans la littérature, un peu comme un *spin-off*.

— Ah oui ?

— Je viens juste de penser que je pourrais y inclure le livre que tu feuilletais, *La Mort ! Mais où est donc ta faux ?* Que ce serait pas mal. Après tout, il décrit autant le royaume des morts que le *Draumkvedet*¹.

— L'idée me semble plutôt intéressante.

— N'est-ce pas ?

— Mais toi, qu'est-ce que tu crois ?

— Ce que je crois à propos de quoi ?

— De la vie après la mort.

Je haussai les épaules.

— Je n'ai aucune opinion sur le sujet.

— Crois-tu ou non qu'il y ait une vie après la mort ?

Cela ne lui ressemblait pas de se montrer si insistant. Je le regardai : il souriait dans son fauteuil. J'eus le sentiment qu'il savait de moi une chose que j'ignorais. Un sentiment fréquent lors de mes discussions avec lui.

— Non, je ne crois pas qu'il y ait une vie après la mort.

— Dans ce cas, pourquoi le sujet t'intéresse-t-il tant ? Que représente-t-il pour toi ?

1. Litt. « Le poème de rêve ». Célèbre ballade médiévale norvégienne relatant un voyage en rêve dans le monde de la vie après la mort. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

De nouveau, je haussai les épaules.

— Il s'avère que je donne des cours sur un genre littéraire dans lequel le royaume des morts occupe une place prépondérante. Il ne faut pas aller chercher plus loin.

— Mais rien ne t'obligeait à choisir ce thème. Tu aurais pu parler du corps, de la violence ou du divin. Le divin occupe lui aussi une place prépondérante dans ces poèmes, non ? Et encore plus chez Dante.

Mon regard croisa le sien et je souris. De toute évidence, le sujet lui était cher. Je me penchai donc vers la table, j'attrapai la bouteille pour remplir d'abord son verre, puis le mien, avant de me laisser retomber contre le dossier de mon fauteuil, de boire une gorgée et de croiser de nouveau son regard pendant que le goût puissant de l'alcool, sa saveur fumée et brûlante, emplissait ma bouche.

— Je ne crois pas non plus au divin, répondis-je. Mais je m'intéresse au rapport entre la réalité et la représentation de la réalité.

— Tu veux dire que le royaume des morts devient réel à partir du moment où l'on y croit ?

— Non, ce n'est pas tout à fait ça. Mais monde et réalité ne sont pas la même chose – le monde est la réalité physique dans laquelle nous vivons, tandis que la réalité est aussi tout ce que nous savons, pensons de lui, et les sentiments qu'il nous inspire. Le problème est que ces deux niveaux sont absolument indissociables. En revanche, si le royaume des morts a un jour fait partie de la réalité, il n'a jamais été partie intégrante du monde.

— Beurk. Tout ce relativisme, comme c'est barbant !

— Qu'est-ce que tu crois, toi ?

— Moi ? Je crois au divin.

— Tu crois en Dieu ?

Il hocha la tête.

— Oui.

— Pourquoi?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je ne comprends pas qu'une personne rationnelle puisse croire en Dieu.

— Je viens de chuter dans ton estime, c'est ça?

— Non, tu es fou! Je suis juste surpris.

Dehors, le soleil scintillait dans les flaques d'eau. Le gravier était déjà de couleur plus claire; la chaleur libérait l'humidité et, imperceptiblement, elle s'évaporait dans l'air. De l'autre côté de la route les feuilles remuaient à peine dans le vent.

— Selon les mormons, Jésus serait né homme, déclara Egil. Donc il est naturellement doté d'une volonté qui s'oppose à celle de Dieu. Malgré cela, il a toujours choisi de suivre la volonté du Créateur, finissant ainsi par prendre lui-même un caractère divin.

— Et c'est aussi ce que tu crois?

— Je crois que le divin est une chose dont nous pouvons nous sentir proches ou non, et qu'une bonne vie est une vie où nous essayons d'être le plus proche possible du divin.

— Tu peux m'expliquer, s'il te plaît?

— En Inde, il y a des gens qui ne boivent jamais d'eau sans la filtrer d'abord, parce qu'ils refusent de supprimer des vies. À savoir les micro-organismes qu'elle contient.

— Est-ce une bonne vie?

— Reconnaître que toute vie est sacro-sainte est un début.

— Et ensuite tu prends un caractère divin?

— C'est ce que Jésus a fait.

— Je refuse de penser que tu puisses croire ça!

Au même instant, nous entendîmes la porte de la maison s'ouvrir, puis le bruit de pas courant dans l'entrée.

Asle et Heming apparurent sur le seuil du bureau et se précipitèrent dans la pièce.

— Papa, il y a un des chatons qui a disparu! s'exclama Asle.

— On ne le trouve pas! renchérit Heming. On a cherché partout.

— Peut-être la porte est-elle restée ouverte et en a-t-il profité pour sortir? Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Hier. Mais on a aussi cherché dans le jardin.

— Il a peut-être été attaqué par un renard ou un rapace. Ça arrive.

— Il s'est peut-être perdu, suggéra Heming. Tu peux venir nous aider à chercher?

— On a de la visite, fis-je remarquer. Mais vous, continuez à chercher.

— S'il te plaît, papa! me supplia Asle.

— Je peux vous accompagner, si vous voulez, proposa Egil. On peut faire une battue dans le jardin. Les chatons restent toujours à proximité de leur mère.

— OK, concédai-je.

Je me levai en poussant un soupir. L'alcool m'avait allégé l'esprit mais alourdi le corps, et, quand je me penchai pour enfiler mes chaussures, je perdis l'équilibre et me cognai contre le mur qui, heureusement, était juste à côté, ce qui m'évita de m'étaler de tout mon long.

— Oh là! fis-je.

Les garçons me regardèrent nouer mes lacets. Egil, qui avait des bottes, ouvrit la porte et sortit dans le jardin. Le soleil brillait dans un ciel parfaitement dégagé à présent. Sous la brise régulière en provenance de la mer, les branches des arbres ondulaient.

— Et voilà, déclarai-je en me redressant. Je propose que vous cherchiez à l'intérieur, et qu'Egil et moi on se charge de l'extérieur. Ça vous va?

— Il n'est pas dans la maison, protesta Asle.

— On a cherché partout, renchérit son frère.

— OK. Dans ce cas, je propose que nous ratissions le jardin ensemble.

— Pss, pss! disaient les garçons en marchant entre nous sur la pelouse. Minou, minou! T'es où?

Egil soulevait les feuilles, s'agenouillait pour regarder entre les fleurs dans les parterres. J'en arrivais presque à croire que nous allions le découvrir, roulé en boule et terrorisé sous un buisson.

— Je doute qu'il soit ici, fis-je remarquer en arrivant devant le mur à l'autre bout du jardin. Repartons dans l'autre sens et ouvrons grand les yeux. Si jamais nous ne le trouvons pas, il ne nous restera plus qu'à croiser les doigts pour qu'il réapparaisse de lui-même.

— Il est là, papa, je le sais, déclara Asle. Il est trop fort pour se cacher.

— Effectivement, acquiesçai-je.

Egil ne se laissa pas tenter par un autre verre quand nous décidâmes de mettre fin à nos recherches. Il avait des choses à faire, s'excusa-t-il avant d'enfourcher son vélo et de s'élancer sur la route.

Je me resservis un whisky et m'assis dans le fauteuil qu'il venait de quitter. Heureusement, j'avais eu la présence d'esprit de lui demander de me donner quelques cigarettes.

J'en allumai une, je croisai les jambes et me renversai contre le dossier pour expirer la fumée vers le plafond.

Les garçons jouaient de nouveau au foot, dans sa chambre Ingvild parlait au téléphone, et Tove s'activait dans l'annexe, je pouvais donc rester ici en toute bonne conscience.

Un verre. Et puis j'irais vider les poissons.

Je me levai et me dirigeai vers le meuble de la vieille chaîne stéréo. Je l'ouvris pour allumer l'ampli, avant de parcourir la petite collection de disques rangée là et marquée par les goûts peu avertis de mes parents, que j'avais tant méprisés dans mon adolescence. Diana Ross y côtoyait Steve Hackney, Pink Floyd et Lillebjørn Nilsen.

J'avais eu honte d'eux. Papa l'électricien et maman l'institutrice. Ce n'était pas de gens comme eux que je voulais descendre.

Heureusement, on devenait un peu moins bête avec les années.

The Wall!

Je me demandais ce que ça pouvait bien donner aujourd'hui.

J'abaissai le saphir sur le vinyle qui tournait et je restai debout au milieu de la pièce quand les premières notes douces de l'accordéon s'échappèrent des enceintes.

Puis soudain : DA ! DA DA ! DA DA DA DA !

Je me mis à chanter avec la musique, découvrant que chaque note était restée ancrée en moi depuis l'enfance, quand maman et papa écoutaient le disque dans ce séjour pendant que j'étais couché dans ma chambre, éveillé.

La la la la lalalala.

La la la la lalalala.

J'allai chercher mon verre, je le vidai d'un trait et me resservis. À chaque coup de batterie, je fouettais l'air avec des baguettes imaginaires et, alors que la chanson allait crescendo, avec le vrombissement d'un avion qui s'intensifiait, je fermai les yeux et tendis les mains en les faisant trembler, comme en transe, de plus en plus vite, jusqu'à ce que le bourdonnement brusquement ne s'interrompe et ne laisse place à un pleur de bébé. Là, je m'immobilisai, car ce son, celui du bébé qui pleure, m'atteignit au plus profond et mes yeux se remplirent de larmes.

*Momma loves her baby
And daddy loves you too*

Je m'assis et m'allumai une cigarette, je ne m'étais pas senti aussi heureux depuis des années. J'éprouvais un puissant besoin de prolonger cet état. Mais plusieurs choses m'en

empêchaient. Il fallait que je prépare le repas d'abord, pourtant perdre mon temps avec des activités aussi triviales et fastidieuses ne me tentait absolument pas, c'étaient les grandes choses de ce monde qui m'attiraient. Je n'avais pas non plus envie de m'attabler et de manger avec les enfants. Bien sûr, j'en étais parfaitement capable. Pour peu que je me concentre un minimum, ils ne remarqueraient rien, mais, pour une fois, ne pouvait-on pas m'épargner l'effort requis pour retourner dans ce monde étroit ?

J'aurais pu prendre la voiture et me rendre chez Egil.

Ou chez Trond Ole !

C'est lui qui l'avait proposé.

Une question de réglée.

Mais, avant, il me restait une chose à faire.

Une chose importante.

Je me dirigeai vers la platine et relevai le saphir avant d'éteindre l'ampoule.

Mais c'était quoi déjà ?

Dans le jardin, la porte de l'annexe s'ouvrit et Tove sortit. Elle portait un imper malgré le temps radieux, il lui arrivait aux genoux et touchait le haut de ses grandes bottes en caoutchouc.

Où partait-elle ?

J'allai dans l'entrée et, sur le seuil, je la vis qui traversait la pelouse.

— Tove ! criai-je.

Elle se retourna.

— Tu vas où ?

— Me promener, répondit-elle.

— Tu pourrais préparer le dîner ce soir, s'il te plaît ?

Elle secoua la tête.

— Non, fais-le.

Sur ce, elle poursuivit sa route et partit en direction du sentier qui descendait à la mer.

Je retournai dans mon bureau. La joie m'avait quitté, mais elle n'était pas loin, je le sentais.

Et puis il y avait toujours cette chose que je devais faire.

Mais qu'était-ce ?

Vider le poisson ! C'était juste ça : vider le poisson.

La déception m'envahit à cette pensée.

Je n'avais pas le choix, il fallait m'atteler à la tâche.

Pour la mener à bien, j'avais besoin de quelques munitions.

De provisions. Pas de munitions. Le bon terme était provisions.

Je remplis le verre à ras bord et sortis avec celui-ci à la main. Je m'arrêtai sur le pas de la porte et bus une gorgée en regardant la mer au loin. Le soleil était en train de se coucher. Ses rayons, quoique invisibles dans le ciel, ricochaient tels des petits cailloux de lumière sur la surface lisse de l'eau.

Un petit bruit sur ma gauche attira mon attention, une sorte de grattement. Je tournai la tête : un écureuil escaladait le mur de la maison. Les lois de la pesanteur avaient comme disparu, car le mur avait beau être vertical le petit animal bondissait dessus sans que cela semble lui coûter le moindre effort.

Il s'immobilisa. Les mouvements de sa queue étaient saccadés. Un coup en bas, un coup sur le côté, un autre en haut.

Était-ce moi qu'il regardait ?

— Salut l'écureuil. Qu'est-ce que tu regardes ?

Il émit un petit sifflement. Puis il fila en diagonale sur le mur, passa par-dessus le chéneau, courut le long du faîtage, les pattes tambourinant avec légèreté sur la toiture, avant de disparaître de l'autre côté.

Je bus une nouvelle gorgée.

Peut-être devais-je prendre la bouteille ? Afin de ne pas avoir à monter et descendre sans arrêt pour aller la chercher.

Je rentrai. Dans le couloir, la porte de la chambre d'Ingild s'ouvrit et, avant qu'elle ne m'aperçoive, je fonçai dans la

salle de bains, fermai la porte à clé et m'assis sur le bord de la baignoire.

Non mais quel idiot ! Me cacher de mes propres enfants !

— Papa ?

— Je suis aux toilettes.

— Je voulais juste savoir à quelle heure on passait à table.

— Bientôt.

— On mange quoi ?

— Mais bon sang, ma chérie, je suis aux toilettes !

— OK, OK, pardon.

La porte de sa chambre se referma. Après avoir arraché quelques feuilles du rouleau, je les jetai dans la cuvette, tirai la chasse d'eau, me passai rapidement les mains sous le robinet, puis j'allai chercher la bouteille dans le bureau et je l'emportai dans la cave, où je la mis sur l'établi. Je restai un moment à regarder les caisses avant de me pencher pour attraper un poisson. Avec le couteau prêt à l'emploi sur l'établi, je lui coupai la tête, non sans plaisir, la lame fendant avec une facilité déconcertante la peau sèche, la chair humide et les arêtes dures. Puis j'incisai le ventre de bas en haut, l'écartai et en retirai les entrailles avant de rincer l'intérieur de l'animal, de le poser sur le côté et de boire une gorgée de whisky ; aussitôt des écailles de poisson se collèrent au verre. Et je m'attaquai au suivant.

J'en vidai ainsi cinq, avant de m'octroyer une pause et de m'asseoir sur le vieux tabouret sous la petite fenêtre.

Il ne me restait plus qu'une cigarette, constatai-je en ouvrant le paquet.

Je l'allumai, appuyant la tête contre le mur et fermant les yeux.

Je fus réveillé par ma propre toux, sans comprendre, au début, où je me trouvais. La pièce était presque totalement plongée dans le noir. Puis l'odeur me sauta au nez, celle de la

cave et du poisson, et tout me revint. C'était un peu comme si j'étais dans une montgolfière qui, pendant que je dormais, avait perdu de l'altitude et était lentement redescendue sur terre, pensai-je. Il me fallait à présent remonter avant qu'il ne soit trop tard.

Je n'avais plus aucune clope, mais j'avais encore de quoi boire et je vidai mon verre d'un trait.

— Brrr! fis-je en secouant la tête avant de me resservir.

Je ne pouvais pas rester ici.

Je sortis mon téléphone et cherchai le numéro de Trond Ole.

Si je lui envoyai un SMS, je courais le risque qu'il me réponde qu'il était occupé. Autant me rendre directement sur place.

Je remplis mon verre d'une main tout en cherchant le numéro d'Ingvild de l'autre.

Je dois sortir, écrivis-je. Il y a des pizzas dans le congélateur. Tu peux les réchauffer pour toi et les garçons? Je n'en ai pas pour longtemps.

Je me levai, emportant la bouteille et refermant la porte derrière moi. Alors que je me dirigeais vers la voiture, je m'aperçus que la clé était dans la poche de mon blouson suspendu dans l'entrée.

— Merde!

Je rebroussai chemin en rasant les murs, j'ouvris la porte aussi discrètement que possible et je m'introduisis à pas de loup dans la maison. Le bruit de la télé me parvenait du séjour, il y avait donc de fortes chances que les garçons soient en train de la regarder. Quant à Ingvild, elle était tranquille dans sa chambre; elle avait sans doute besoin de se reposer un peu après son voyage en car.

Je pris la clé dans la poche de mon blouson et ressortis sur la pointe des pieds. J'appuyai dessus et les feux puissants de la voiture s'allumèrent brièvement dans l'obscurité diffuse du crépuscule. Au même instant mon téléphone bipa.

Je m'assis au volant et démarrai avant de regarder qui m'avait envoyé un message.

C'était Ingvild.

OK, avait-elle écrit.

Super! répondis-je, suivi de trois cœurs. Puis je passai la première et m'engageai sur la route. J'imaginai qu'à cette heure la supérette de la marina était encore ouverte. Ne connaissant pas mon réel degré d'ébriété, par précaution je roulai lentement. Cela dit, puisque je pensais à la sécurité, celui-ci ne devait pas être trop avancé.

C'était une pensée rassurante, et je la gardai à l'esprit durant tout le trajet jusqu'à l'embarcadère. Après le virage, dans la grande ligne droite, je dévissai le bouchon de la bouteille et j'en bus une gorgée. Le virage suivant arriva avant que j'aie eu le temps de la reboucher, je l'abordai donc en tenant le volant d'une main et de l'autre le whisky.

Devant le magasin, le parking était désert. Mais il y avait de la lumière à l'intérieur et j'aperçus une silhouette derrière la vitre. Je me garai et j'ouvris la portière. La bouteille toujours à la main, je perdis l'équilibre en me levant du siège et je dus esquisser un pas de côté pour me rétablir.

Pas très malin, peut-être, cette bouteille, me dis-je. Je revissai le bouchon et la cachai sous le siège passager tout en regardant en direction de la boutique afin de m'assurer qu'on n'avait rien vu.

Mais non, c'était bon. Il ou elle était assis, tête penchée, et, en m'approchant, je découvris la lumière du téléphone qui éclairait son visage par en dessous.

Les doigts recroquevillés, je frappai au carreau.

Il – c'était un il replet, de soixante-dix ans environ – sursauta.

Je fis le signe de porter à ma bouche mon index et mon majeur, un geste universel pour désigner la cigarette.

Il ouvrit la trappe du guichet.

— Je voudrais deux paquets de Marlboro, s'il vous plaît.

— Et voici.

J'introduisis la carte dans le lecteur qu'il me tendait, je composai mon code puis pris les paquets et retournai à la voiture.

Assis au volant, j'en déballai un, et avec un briquet trouvé dans la boîte à gants j'allumai une cigarette et en inspirai quelques bouffées en contemplant la marina. Si la bouteille n'avait pas été presque vide j'aurais pu zapper Trond Ole et rester là, pensai-je.

Sur le siège passager, l'écran de mon portable s'illumina.

Ingvild m'avait envoyé un message :

Où est maman ?

Mais bordel ! On ne pouvait pas me foutre un peu la paix ?

Aucune idée, répondis-je.

Puis je démarrai, enclenchant la marche arrière pour repartir, la cigarette toujours entre les doigts. Il n'y avait pas un chat sur la route, et jamais il ne viendrait à l'idée de la police de procéder à des contrôles dans le secteur à cette heure de la journée ; je ne courais aucun risque, me dis-je en accélérant.

De nouveau, l'écran de mon portable s'illumina. Les yeux rivés sur la route, je tâtonnai sur le siège passager jusqu'à ce que ma main heurte la surface dure de mon téléphone. Je levai l'écran devant moi.

Elle n'est pas là, était-il marqué.

OK, répondis-je en reposant l'appareil. Je roulais à présent à travers la forêt, la route était bordée de part et d'autre d'arbres noirs. En journée, par endroits, on apercevait la mer entre les troncs, mais il était toujours difficile de déterminer si le bruissement que l'on entendait venait des arbres ou des vagues qui s'échouaient sur la plage en contrebas.

Je baissai la vitre et jetai ma cigarette, pour aussitôt en allumer une autre et avaler une gorgée de whisky, puis je plaçai la bouteille dans le porte-gobelet, m'étonnant de ne pas y avoir pensé plus tôt. Au moins, là, elle ne se renverserait pas, même sans le bouchon.

Un nouveau message arriva. Cette fois, je renonçai à attraper le téléphone.

La route fit un virage avant de déboucher sur la grande plaine qui donnait l'impression d'être en haute montagne.

Soudain, j'entendis des craquements sous mes pneus, comme de petites explosions.

Je pilai net.

Avais-je crevé ?

Non.

Il y avait quelque chose sur la route.

Sur toute la route.

Ça ressemblait à des pierres. Mais des pierres qui bougeaient. J'ouvris la portière et je descendis avec précaution.

Les plus proches de ces objets non identifiés se tenaient à une dizaine de mètres de moi. J'avancai jusqu'à eux. Des crabes, c'étaient des crabes. Il y en avait des centaines.

Ils émettaient un drôle de bruit, comme un tic-tac.

Merde alors !

C'était quoi ce bazar ?

Je retournai à la voiture, m'assis au volant et refermai la portière.

Le nombre de crabes sur la route ne cessait d'augmenter, ils venaient du pré.

Je terminai la bouteille de whisky et j'allumai une cigarette.

C'était comme s'ils répondaient à l'appel d'une puissance extérieure. Comme s'ils étaient attirés par une lumière.

Mais à terre ?

Beurk ! Ils obéissaient certes à leur instinct, et pourquoi l'instinct n'aurait-il pas présenté des dysfonctionnements quand tout le reste partait en vrille ?

Je restai là un moment, hésitant à redémarrer car il m'était impossible de traverser la plaine sans les écraser. Je m'étais assez ressaisi pour passer la première et avancer lentement quand, juste au-dessus de la colline en face de moi, le ciel s'enflamma.

On aurait dit que la forêt était en feu.

Pourtant, un instant plus tard, la lumière s'éleva dans le ciel et se dissocia du sommet de la colline, et alors je compris qu'il s'agissait d'un corps céleste.

D'une étoile.

Et quelle étoile!

Je coupai le moteur et descendis de voiture. Appuyé au capot, je levai les yeux vers elle. Derrière moi, sur le siège passager, une fois encore, l'écran de mon portable s'éclaira.

Kathrine

Moi qui suis toujours en avance, qui n'arrive jamais en retard nulle part – et quand je dis jamais, c'est jamais –, je me retrouvais sur le quai de la gare un dimanche soir d'août à courir à perdre haleine vers l'ascenseur qui desservait le hall des départs de l'aéroport de Gardermoen. Une demi-heure seulement avant le décollage de mon avion, je traînais ma valise à roulettes, mon sac bringuebalant sur l'épaule et le cœur battant à se rompre dans ma poitrine. Rater mon vol n'aurait rien eu de catastrophique – je pouvais parfaitement dormir à l'hôtel de l'aéroport et sauter dans le premier avion le lendemain pour être à neuf heures au bureau. Mais cette pensée m'était tout simplement insupportable. Elle sécrétait une sorte de noirceur, l'impression de mal faire. C'était irrationnel, bien sûr, mais le savoir ne changeait rien. La seule chose qui puisse m'aider était d'arriver à temps.

L'ascenseur était en train de monter quand je m'arrêtai devant. Évidemment !

Pourquoi n'avais-je donc pas pris les escalators ?

J'appuyai sur le bouton en me penchant vers la vitre, et je vis le fond de la cabine s'immobiliser au-dessus de moi. Puis je jetai un coup d'œil à mon portable, au cas où j'aurais eu des messages. J'en avais reçu un de Gaute, qui me demandait à quelle heure mon avion atterrissait, un autre de Camilla qui

me remerciait pour ce week-end, et un de la compagnie SAS qui datait de la veille et que je n'avais pas ouvert.

Mais qu'est-ce qu'il fichait, cet ascenseur ?

Je rappuyai sur le bouton.

— Ça ne sert à rien de l'appeler plusieurs fois, vous savez, dit une voix tout près de moi.

Je sursautai et tournai la tête. Un homme dans la soixantaine au visage étrangement doux et rond se tenait à mon côté.

Comment avais-je pu ne pas remarquer sa présence ?

— Je sais. Mais je rappelle quand même.

— Vous en êtes tout à fait libre, déclara-t-il en souriant.

Il appartenait de toute évidence à la catégorie des hommes joviaux, ceux qui éprouvent le besoin de se sentir toujours joyeux et qui, pour cela, se servent des autres.

Enfin, la cabine redescendit dans la cage vitrée.

— Vous voyez, fis-je remarquer. Ça a servi à quelque chose, malgré tout.

Je tirai ma valise à l'intérieur et me postai face à la porte du côté opposé.

— Vous allez à Bergen ? demanda l'homme derrière moi.

Comment le savait-il ?

— Non. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Vous n'avez pas l'air de partir loin. Et l'avion de Bergen est un des derniers vols intérieurs de la journée.

— Aha ! répondis-je en espérant qu'il n'allait pas me demander ma destination puisque je ne partais pas à Bergen.

Je traversai au pas de course l'immense hall presque désert, m'enregistrai et me présentai au contrôle de sûreté où je n'eus pas à faire la queue puisque j'étais la seule. Le mot *Boarding* clignotait sur l'écran des départs et je m'élançai dans le large couloir sans fin. Comme je n'aimais pas ça, j'avais l'impression d'être négligée et de perdre toute dignité avec mon manteau qui volait au vent et mon sac qui se balançait dans tous les sens alors que j'agitais les bras, mais le risque qu'une personne

de ma connaissance me surprenne dans cet état était pratiquement nul, et aux yeux des autres j'étais juste une femme qui courait afin de ne pas rater son avion.

Excepté les deux employés installés au comptoir, il n'y avait pas un chat à la porte d'embarquement.

— Il était moins une, fit remarquer l'un des deux, un jeune homme à la barbe courte et sombre.

Essoufflée, je lui tendis mon billet, qu'il scanna, et, alors que je me dirigeais vers l'avion, je l'entendis annoncer dans mon dos que l'embarquement était terminé.

Je dus m'arrêter un instant pour reprendre mon souffle. Je ne me sentais pas bien.

Étais-je en si mauvaise forme physique ?

Quand je pénétrai dans l'avion, j'aperçus l'homme de l'ascenseur assis dans un siège de la classe affaires. Je m'empressai de détourner le regard, mais il était trop tard.

— Ainsi donc vous avez changé d'avis ? constata-t-il en souriant.

— Je cherchais juste à ce que ma vie privée reste privée, répliquai-je en lui retournant un faux sourire avant de ranger ma valise dans le coffre au-dessus de moi et de m'installer à ma place, deux rangées derrière lui.

Je me laissai aller contre mon dossier et fermai les yeux tandis que, peu à peu, le rythme de mon cœur ralentissait. La nau-sée, elle, cependant, persistait, elle remontait par vagues dans ma poitrine et mon estomac. Je savais que j'aurais dû envoyer un texto à Gaute, mais je n'en avais vraiment pas le courage.

J'ouvris les yeux.

Comment avait-il pu me précéder ?

Il était derrière moi dans l'ascenseur. Je m'étais dépêchée, j'avais couru et je n'avais fait la queue nulle part.

Peut-être existait-il un autre chemin ? Peut-être travaillait-il pour une compagnie et avait-il emprunté un raccourci réservé au personnel ?

À l'extérieur, au sol un véhicule faisait reculer un gros avion. Partout, des lumières clignotaient. Jaune, orange, rouge. Deux hommes en combinaison, avec un casque sur les oreilles, regardaient la scène, les bras ballants. Ils paraissaient étrangement petits. Tout comme les véhicules qui circulaient sur le tarmac. Ils donnaient l'impression de faire partie d'un monde miniature nettement inférieur à celui des avions, à la présence majestueuse.

Peter avait sport le lendemain, il faudrait que je songe à lui rappeler. Gaute n'avait sans doute pas pensé à laver ses affaires après l'entraînement de la veille, mais il devait bien lui rester un survêtement propre quelque part. Quant à Marie, c'était le jour de la bibliothèque, il ne fallait pas qu'elle oublie de rapporter les livres qu'elle avait empruntés.

Ils m'avaient semblé contents au téléphone. Gaute les avait emmenés à la piscine de Nordnes, ce qu'ils adoraient tous les deux. Depuis toujours, l'eau avait un effet bénéfique sur eux : tous les conflits disparaissaient dès lors qu'ils plongeaient dans un bassin ou nageaient dans la mer.

Dans les haut-parleurs, une des hôtesse souhaita la bienvenue à tous les passagers. Je sortis le téléphone de mon sac pour ouvrir le message de Gaute.

À quelle heure atterris-tu ? Il y a une entrecôte et une bouteille de vin rouge qui t'attendent ! avait-il écrit.

Je serai à la maison vers 23 heures, répondis-je. Je me réjouis de ce dîner tardif avec toi !

Mais aussitôt j'effaçai cette dernière phrase, et je rangeai mon téléphone en sentant l'avion avancer. Au-dessus du bâtiment que nous quitions les dômes de lumière étaient hachurés par la pluie. Me revint alors le souvenir des nuages sombres,

presque noirs, que j'avais aperçus depuis le quai de la gare en centre-ville.

J'aurais souhaité pouvoir rester assise dans ce fauteuil, et ne plus jamais avoir à me relever. Tandis que l'avion roulait vers la piste, décollait et partait n'importe où dans le monde. Car en fait si, je pouvais imaginer de me relever, mais pour sortir de l'avion et arriver dans une ville inconnue, à l'étranger.

Et non rentrer à la maison.

Tout sauf rentrer à la maison.

Une tristesse soudaine m'envahit.

En étais-je vraiment là ?

Que cette pensée était douloureuse !

Mais tellement vraie : je ne voulais pas rentrer.

Je ne voulais vraiment pas rentrer à la maison.

Le jeudi précédent, dans le bus qui m'emmenait à l'aéroport de Bergen, j'avais savouré le sentiment d'être en voyage, même si derrière les vitres le paysage m'était familier et si ledit voyage était d'ordre professionnel. Il m'arrivait de plus en plus rarement de me réjouir d'un événement. Mais j'attendais ce déplacement depuis longtemps. Depuis plusieurs années je participais à l'élaboration d'une nouvelle traduction de la Bible, et, à présent que ce projet touchait à sa fin, toutes les personnes impliquées se retrouvaient pour un séminaire intensif de trois jours dans les locaux de la Société biblique à Oslo, où devaient loger aussi ceux qui n'habitaient pas la capitale. Je connaissais déjà la plupart des participants – le milieu de la théologie étant en Norvège, somme toute, relativement restreint – et je me faisais une joie de les revoir. En tout cas certains d'entre eux, comme Camilla, Helle ou Sigbjørn, avec qui j'avais étudié à l'université, et puis Torunn, une amie chercheuse que j'avais rencontrée par la suite. Nos discussions d'antan me manquaient, tout comme notre ouverture d'alors sur le monde et dans la vie en général. Elle était, certes,

peut-être empreinte de naïveté, mais authentique. À cette époque, je croyais que toute ma vie ressemblerait à cela. Nous passions des heures et des heures à débattre. Après coup seulement, il m'était apparu que j'avais vécu des années uniques et définitivement révolues. Mais la vie n'est-elle pas ainsi faite ? Nous sommes persuadés, quand nous sommes jeunes, que l'avenir nous réserve moult surprises, rencontres et découvertes, que nous n'en sommes qu'au début, alors qu'en réalité nous avons déjà tout, et que la richesse dont nous jouissons sans en être conscients appartiendra bientôt au passé. Je n'avais pas rencontré plein de nouveaux amis, je n'avais toujours que Camilla, Helle et Sigbjørn, pas plus que je n'avais brassé une foule d'idées nouvelles : celles que nous avions alors étaient celles que nous défendions encore.

En un sens, ma vie actuelle était plus vraie qu'à l'époque, puisque la réalité dans laquelle elle était ancrée était plus concrète. J'avais donné naissance à deux enfants, et mon amour pour eux était peut-être la seule chose inconditionnelle dans mon existence, la seule que je ne remettais jamais en question ou dont je ne doutais pas. D'un autre côté, pensais-je en levant les yeux en direction de Solheimslie tandis que le bus traversait la Danmarksplads qui luisait sous la pluie, si une vie plus concrète impliquait une vie plus vraie, cela signifiait aussi qu'il était impossible de s'en échapper. Que nous n'étions plus face à un océan de possibilités, comme dans notre petite vingtaine.

Mais qui a dit que la vie devait être un océan de possibilités ?

Le pasteur qui m'avait supervisée quand j'étais étudiante m'avait une fois déclaré qu'il suffisait souvent d'esquisser un pas de côté pour que tout apparaisse sous un autre jour. Il parlait alors de mon rôle en tant que conseiller spirituel. J'ignore pourquoi ses propos me revinrent à ce moment-là précisément, car il m'avait dit beaucoup de choses, ce pasteur, mais c'était probablement parce qu'il avait raison et parce que

j'avais besoin de me l'entendre dire. Pris dans le tourbillon de la vie et noyés dans leurs conflits personnels, les gens perdaient toute perspective : non seulement ils ne savaient plus où ils en étaient, mais plus non plus qui ils étaient, avaient été ou pourraient être.

Malheureusement, il était presque impossible d'esquisser ce pas de côté quand il s'agissait de sa propre vie.

Cette seule pensée me donnait mauvaise conscience. N'avais-je pas Peter ? N'avais-je pas Marie ? Que demandais-je de plus ? Qu'aurais-je fait d'un océan de possibilités ?

Mes petits me manquaient déjà, bien que je les aie vus le matin même. Et, bon sang, je ne m'absentais que pour trois jours !

Quand le bus s'était arrêté devant le centre commercial Lagunen pour prendre des passagers, il pleuvait à torrents. Les gens qui passaient devant nous avaient ouvert leur parapluie. Des visages sans joie, des sacs de courses et des poussettes. Les feux rouges des voitures ressortaient dans la grisaille, des coffres étaient ouverts et fermés, des bus nous doubleraient en rugissant.

Le pasteur m'avait déclaré ce jour-là une autre chose qui m'avait marquée : l'important était de garder le cap.

— Tu as vu le film *Bienvenue, mister Chance* ? avait réagi Camilla quand je lui avais rapporté les propos pleins de sagesse de cet homme.

— Pourquoi ? Tu trouves que c'est un cliché ?

— Oui, et un sacré ! Rassure-moi, ça ne t'a pas échappé quand même ? « Esquisser un pas de côté », « L'important est de garder le cap » !

Qu'avais-je répondu à cela ?

Je ne m'en souvenais plus. Mais probablement une phrase du genre : le plus simple est souvent ce qu'il y a de plus juste.

Une phrase qui aurait parfaitement pu être prononcée par le jardinier de *Bienvenue, mister Chance*, pensais-je alors en

souriant tandis que je regardais les champs d'un vert éclatant sous la pluie. Ils paraissaient tellement décalés entre les bâtiments industriels et les chantiers de construction !

Des moutons broutaient, tête baissée, à côté d'un gros rocher quelques centaines de mètres plus loin.

Il semblait désormais inconcevable que des gens aient pu faire de cet endroit un lieu de sacrifice, choisir un animal dans le troupeau et l'égorger, avant de répandre son sang conformément au rituel et de cuire la bête sur un feu en l'honneur de Dieu.

Comme les temps avaient changé...

Mais les moutons demeuraient les mêmes. L'herbe aussi, les pierres, les nuages, la pluie.

À cet instant-là, dans le bus, j'avais reçu un message de Gaute. En l'ouvrant, j'avais découvert plein de cœurs, de visages souriants, de voitures et un avion. Sous les emojis, il avait écrit : *Message que Marie tenait à t'envoyer.*

Je leur avais retourné un cœur.

Sur la plaine, tout au loin, la tour de contrôle était apparue.

Si je regardais ma vie, en prenant un peu de recul, il ne me manquait rien, avais-je pensé. Et, si je fixais un point à l'horizon pour garder le cap, je voyais les enfants ; rien autour.

J'avais décidé de refermer cette porte.

De monter dans l'avion pour Oslo, de participer avec intérêt et enthousiasme au séminaire, puis de rentrer à la maison le dimanche soir en me réjouissant de tout ce que j'avais.

Et je m'étais tenue à cette résolution pendant un moment : en profitant du vol, du trajet en train entre l'aéroport et la gare centrale, de la course en taxi et de l'ambiance qui régnait dans le grand bâtiment de la Société biblique où j'étais arrivée tard le soir, puis de la petite chambre spartiate que l'on m'avait attribuée. J'avais éclaté de rire en découvrant dans la cuvette des toilettes une substance blanche ressemblant étrangement à du sperme, pendant un instant j'avais même été tentée d'essayer

de découvrir qui avait occupé la chambre avant moi, mais je n'en avais rien fait, bien sûr. J'étais sortie ensuite dîner dans un restaurant chinois à proximité et avais dormi comme un bébé. Le lendemain, j'avais donné ma conférence, participé à la discussion qui s'était poursuivie jusque pendant la pause déjeuner et, le soir, j'avais retrouvé Torunn. Le samedi et le dimanche s'étaient déroulés de la même manière, avec des séances de travail en groupe, une conférence dans l'auditorium, suivie de discussions animées. Les échanges étaient de haute volée, c'était un plaisir de les écouter, j'avais l'impression d'être revenue au temps béni de mes études – d'autant plus qu'un grand nombre d'intervenants avaient été mes professeurs.

Mais, à présent, c'était fini.

Je ne voulais pas rentrer chez moi.

Quel constat terrible !

Pourtant c'était vrai.

Je fixai le téléphone dans ma main, en essayant de penser aussi clairement que possible pendant que l'avion roulait vers la piste. La pluie ruisselait sur les hublots et en cabine le personnel, debout dans l'allée centrale, présentait les consignes de sécurité.

À toute vitesse, j'écrivis un message à Gaute et je l'envoyai avant d'avoir eu le temps de me raviser.

Ai raté l'avion, je dois dormir à Gardermoen. Je prendrai le premier vol demain et j'irai directement au bureau. Désolée. En espérant que l'entrecôte et le vin pourront attendre jusqu'à demain soir.

Aussitôt, trois points apparurent sous le message. Je l'imaginai assis seul dans le séjour, la tête penchée, en train de taper sa réponse. Deux rangées devant moi, l'hôtesse de l'air enfilait le gilet de sauvetage et montrait avec de grands mouvements comment l'utiliser, des gestes soigneusement calés sur la voix

qui surgissait des haut-parleurs et expliquait la procédure à suivre.

Ça ne te ressemble pas. Qu'est-ce qui s'est passé?

Je suis partie avec Camilla et Helle à la fin du séminaire, il n'y avait pas de taxi et le train pour l'aéroport n'a pas quitté le quai avant une éternité, répondis-je alors que devant moi l'hôtesse de l'air commençait à remonter l'allée centrale pour vérifier, en tendant le cou d'un côté puis de l'autre, que tout était en ordre.

Trois points se mirent à défiler sous ma réponse. Je retournai mon portable sur mes genoux, mais elle avait dû me voir écrire car elle s'arrêta devant moi.

— Votre téléphone, il est en mode avion ? demanda-t-elle.

Je hochai la tête et lui adressai un sourire.

— Oui, maintenant il l'est, répondis-je.

Elle poursuivit son chemin.

Il fallait que je lui réponde ou il aurait des soupçons : si j'étais à l'hôtel, comme je le lui avais affirmé, mon silence serait inexplicable. Je ne pouvais pas prétendre que ma batterie était à plat, puisqu'il y avait tout ce qu'il fallait dans une chambre pour le recharger. Ni que j'avais oublié mon chargeur ; de ma part, c'était hautement improbable – or deux choses improbables coup sur coup, l'avion raté et le chargeur oublié, risquaient fort d'éveiller sa suspicion –, d'autant plus que je pouvais toujours en emprunter un à la réception.

Je retournai le téléphone et lus le dernier message reçu.

Que de malchance d'un coup ! Ici, tout va bien, les enfants dorment et je travaille. Tu me manques.

Toi aussi, répondis-je. *Bonne nuit !*

Je mis mon portable en mode avion, le rangeai dans mon sac et regardai par le hublot : la pluie assombrissait le béton et les lumières de la piste, qui de près semblaient disposées au hasard, mais qui, je le savais, traçaient à distance des lignes droites et nettes.

L'avion s'arrêta et ses moteurs rugirent. Dans un sursaut, les forces retenues jusqu'alors furent libérées et l'appareil s'élança sur la piste.

Subitement, je ne comprenais plus pourquoi j'avais menti à Gaute, ni l'intérêt de passer la nuit à l'hôtel. Je ne faisais jamais d'achats inconsidérés, ni ne prenais jamais aucune décision sans l'avoir mûrement réfléchi.

Mais, comme je ne pouvais en aucun cas rentrer à la maison le soir, du moins pas sans mentir davantage, autant profiter pleinement de ces quelques heures volées.

Un irrépissable sentiment de liberté s'était emparé de moi. Voilà tout.

Mais je n'avais rien fait de mal. C'était peut-être bête, mais pas mal.

Et cela s'arrêterait là. Je dormirais à l'hôtel, retournerais au bureau le lendemain, rentrerais à la maison dans l'après-midi avant de dîner et de passer du temps avec les enfants. Je leur lirais une histoire, les coucherais, peut-être travaillerais-je une petite heure...

Ce n'était jamais la vie le problème, mais le regard que l'on portait sur elle. Du moins, si ce n'était pas une existence sous le signe de la faim, de la misère ou de la violence.

Gaute était un bon père, un bon mari, altruiste et attentionné. Que demander de plus ? Et notre quotidien était satisfaisant, lui aussi, pour peu que j'accepte d'en voir les côtés positifs.

À quoi jouais-je au juste ?

Tout en bas, dans l'obscurité, brillaient les lumières d'une route. Elle serpentait entre des obstacles invisibles. Un peu

plus loin, les scintillements d'une petite ville rappelaient la forme d'un lustre, et, au-delà, l'obscurité régnait.

Un léger *pling!* retentit en cabine : le signal lumineux *Attachez vos ceintures* s'éteignit. À l'avant de l'appareil, le personnel de bord se leva et commença à préparer les chariots. Le vol ne durant qu'une grosse demi-heure, il n'avait pas intérêt à traîner, pensai-je en me penchant vers mon sac pour en extraire le livre que Camilla m'avait offert lors du séminaire : *Le royaume des cieux est en vous*, de Tolstoï. Elle m'en parlait depuis des années. Je le posai sur le siège voisin pour chercher mes lunettes, en vain, pris mon sac sur mes genoux pour le fouiller plus attentivement. Je ne les aurais quand même pas oubliées au restaurant ?

Je les avais sorties pour regarder le menu.

Les avais-je remises dans mon sac ?

Je n'en conservais aucun souvenir.

Quand je reposai mes affaires, une nouvelle nausée me submergea. Je me renversai sur mon siège en m'efforçant de respirer régulièrement, car j'avais l'impression qu'à tout moment je risquais de vomir.

Par précaution, j'attrapai un des sacs en papier blanc rangés dans la pochette sur le dossier du fauteuil devant moi, et le gardai discrètement à la main, à côté de ma cuisse.

Mon front était moite de sueur.

Oooh !

Je tentai de contrôler la vague qui continuait de monter en me tenant parfaitement immobile et en la suivant mentalement ; mentalement toujours, je m'employai à la repousser, avec succès ; lentement, je la sentis refluer en moi jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse et que j'ose remettre le sachet à sa place et recommencer à respirer normalement.

Le chariot des snacks et des rafraîchissements approchait, je sortis mon portefeuille. Je voulais un coca et des biscuits secs – c'est ce que mon père m'avait donné quand j'étais petite un

jour où j'étais barbouillée, depuis je les associais toujours à une sorte de remède.

J'avais dû manger quelque chose qui ne passait pas. Nous avions tous commandé des moules-frites, et certaines moules n'étaient peut-être pas bonnes. Il suffisait d'une.

Il fallait que je pense à redire à Gaute de payer la facture du garage avant qu'ils ne procèdent au recouvrement. Et puis de rapporter les deux plats restés à l'école depuis la fête de fin d'année.

Peut-être avais-je intérêt à éviter de lui rappeler les deux à la fois. Il détestait que je lui remémore les choses. Mais il ne le devait qu'à lui-même et à sa manie de toujours remettre à plus tard.

Et puis il y avait l'enterrement du mardi à préparer.

J'appréhendais légèrement ce moment, je le sentais. Le défunt n'avait pas de famille, et aucun ami non plus ne s'était manifesté. Célébrer un service funèbre dans une chapelle complètement vide, je ne connaissais rien de pire hormis les obsèques d'un enfant.

L'hôtesse de l'air passa avec le chariot. Je tentais d'attirer son attention, mais elle ne s'adressait qu'aux personnes assises de l'autre côté de l'allée.

— Excusez-moi!

Apparemment elle ne m'avait ni vue ni entendue.

— Excusez-moi! répétais-je, plus fort cette fois.

Trop fort : elle se tourna vers moi avec un regard agacé.

— Oui, dit-elle froidement.

— Je pourrais avoir un coca, s'il vous plaît?

Sans un mot, elle ouvrit un tiroir et en sortit une canette qu'elle me tendit avec un gobelet en plastique.

— Vous auriez des biscuits?

— Non, on n'en a pas.

— Des biscottes, peut-être?

Elle soupira et ouvrit un autre tiroir, puis me donna un sachet vert et blanc de tartines croustillantes Wasa.

Je lui présentai ma carte.

— Ce sera avec ma collègue pour le paiement, déclara-t-elle en hochant la tête en direction de l'autre hôtesse, avant de se tourner en souriant vers les passagers de la rangée suivante.

Je ne comprenais pas son hostilité. Était-ce parce que j'avais gardé mon téléphone allumé trop longtemps? Ils devaient y être habitués, pourtant.

Quoi qu'il en soit, ce n'était pas bien grave.

J'ouvris le sachet de Wasa et avalai quelques morceaux de pain que je fis passer avec une gorgée de coca. Puis je sortis mon portable et jetai un coup d'œil aux dernières photos, la plupart datant de nos vacances en Crète, quelques semaines auparavant. Marie y avait appris à nager, ça lui était venu d'un coup et j'avais eu assez de présence d'esprit pour la filmer, pas la première fois, quand elle avait découvert qu'elle en était capable, mais la deuxième, quelques minutes plus tard. Nous étions dans une baie à côté d'une route au trafic intense, et, juste derrière, il y avait un complexe industriel, mais rien de tout cela ne figurait sur la vidéo, où l'on ne voyait que la petite Marie, la tête dressée hors de l'eau, qui agitait énergiquement les bras et les jambes. En arrière-plan, la mer bleue s'étendait jusqu'à la montagne gris-vert située de l'autre côté de la baie, qui s'élevait lentement vers le ciel lumineux, entrecoupée çà et là de taches de sable et de crevasses. Tout son visage respirait la concentration et la joie.

— Waouh, Marie! entendait-on Gaute s'exclamer.

Il se tenait à mon côté pendant que je filmais, et il avait glissé son bras autour de ma taille.

Comment réagirait-il si je lui annonçais que je le quittais?

Mais je ne le ferais pas.

Non.

Je rangeai le portable dans mon sac. Le vrombissement des moteurs changea de nature : nous avions probablement entamé la descente.

Il tomberait des nues. Il penserait que j'avais quelqu'un d'autre, c'était la seule explication qu'il était capable de concevoir.

C'est ma faute? demanderait-il. Qu'est-ce que je peux faire pour améliorer les choses?

Que pourrais-je répondre à cela?

Que non, je n'avais personne d'autre, que ce n'était pas sa faute, et qu'il n'y avait rien qu'il puisse faire pour améliorer la situation.

Mais c'est quoi le problème, alors? insisterait-il.

À part les enfants, tu ne te rends pas compte que nous n'avons plus rien en commun?

Non. Car c'est faux, tu partages ma vie et je partage la tienne. Nous avons toute une vie en commun.

Je suis désolée, Gaute. Mais je ne peux plus continuer comme ça.

Pleurerait-il? Se mettrait-il en colère? Me rejetterait-il et refuserait-il d'avoir affaire à moi après cela?

Je ne pouvais pas le quitter. Je n'avais aucune raison de faire une chose pareille. Et ce serait dévastateur pour les enfants. Surtout pour Peter, qui était si fragile, et qui avait déjà du mal à s'adapter à son environnement.

Étais-je égoïste au point de détruire la vie de Gaute et des enfants dans mon seul intérêt?

Les lueurs de Bergen apparurent au loin. J'avais rarement vu la ville sous cet angle. Le plus souvent, en effet, les avions arrivaient par le sud et survolaient un paysage âpre constitué de montagnes et d'îlots, or à présent j'apercevais distinctement tous les quartiers du centre : Sandviken, Nordnes, Bryggen, Klosteret, Sydneshaugen.

Le ciel était dégagé et les lumières des bâtiments sur le port tremblotaient dans l'eau noire.

Après les couloirs sans fin et les longues distances à parcourir de Gardermoen, j'appréciai de retrouver le petit aéroport de Bergen, où il suffisait de marcher quelques mètres pour rejoindre l'escalier qui descendait aux tapis des bagages et à la sortie.

Au pied des marches, je m'arrêtai et posai ma valise par terre pour en extraire la poignée, quand une voix retentit dans mon dos.

— Je ne pensais pas que les pasteurs mentaient.

C'était l'homme de l'ascenseur. Il souriait.

Je commençai à avancer.

— J'espère ne pas vous avoir offensée, insista-t-il en revenant à ma hauteur. Mais vous m'avez affirmé que vous n'alliez pas à Bergen. Or où sommes-nous ?

— Je vous connais ? dis-je sans le regarder, tout en accélérant le pas.

— Non, je ne crois pas.

J'aurais mieux fait de ne pas lui parler, de ne rien ajouter, je le savais, mais quelque chose en lui éveillait ma curiosité.

— Comment savez-vous que je suis pasteure ?

— Il m'arrive d'aller à l'église. Je vous ai remarquée. Vous êtes une bonne pasteure. Vous avez beaucoup d'idées intéressantes. Ce qui est loin d'être le cas de tous vos confrères et consœurs.

Sans répondre, je sortis du hall de l'aéroport et, quand je m'arrêtai devant le terminal pour chercher des yeux la station de taxis, il avait disparu.

Une Torgallmenningen¹ pratiquement déserte s'étendait devant moi alors que je marchais en direction de mon hôtel. Seuls y traînaient quelques noctambules. L'établissement se situait dans une des petites rues adjacentes, j'avais réservé ma chambre dans le taxi. Il était étrange de fouler cette grande

1. La Torgallmenningen est la grande place en plein centre-ville de Bergen.

place que je traversais pourtant plusieurs fois par semaine, depuis toujours ou presque – Bergen était la ville où j'étais née, où j'avais grandi et passé ma vie active –, car, subitement, tout sentiment de familiarité, d'appartenance semblait s'être envolé. Je n'étais pas censée être ici, pensai-je, d'où cette distance sans doute.

C'était comme si j'avais mis ma vie de côté.

Comme si, le temps d'une nuit, j'étais une autre.

Derrière le comptoir de la réception, une fille d'une vingtaine d'années me lança un coup d'œil quand je franchis la porte d'entrée, puis son regard retourna sur l'écran. Le clavier cliquettait. Son visage pâle et potelé tranchait avec sa silhouette fine et la veste bleue, la jupe bleue et le chemisier blanc de son uniforme strict. Elle avait des lèvres trop rouges, mais de beaux cheveux épais. Je me surpris à l'envier. Elle donnait l'impression de n'avoir aucun problème et, même si elle en avait, aucun n'était suffisamment grave pour que je ne puisse pas le résoudre.

— Kathrine Reinhardsen, annonçai-je. Je viens d'appeler, j'ai réservé pour une nuit.

Elle leva les yeux et me sourit.

— Bonjour et bienvenue. Je vous ai préparé votre clé. Il ne me manque plus qu'une signature.

Elle posa une feuille et un stylo sur le comptoir et, quand j'eus signé, elle me tendit la carte magnétique.

— Votre chambre est au troisième étage. L'ascenseur se trouve là-bas. Le petit déjeuner est servi entre sept et dix heures. C'est bon ?

— Oui, merci.

— Je vous en prie. Bonne nuit !

— Bonne nuit !

Je tirai ma valise à roulettes jusqu'à l'ascenseur. À l'intérieur, les murs étaient tapissés de miroirs et je fixai mes pieds alors qu'il me propulsait en silence vers les étages supérieurs.

« Knausgaard possède l'art de vous attirer irrésistiblement, tel un aimant surpuissant, au cœur de sa narration. »

The New York Times

C'est une longue nuit d'août, dans une petite station balnéaire du sud de la Norvège. Les neuf narrateurs de ce roman semblent tous à un croisement de leur vie. Kathrine, pasteure, redoute de rentrer chez elle par peur de croiser son mari. Emil a laissé tomber un bébé plus tôt dans la journée et tente de faire bonne figure auprès de ses amis. Arne, quant à lui, peine à contenir son agacement face à sa femme bipolaire. Iselin se cache derrière la caisse du supermarché où elle travaille, craignant que son ancien professeur lui pose des questions sur ses études interrompues. Solveig, médecin, prend soin d'un ancien camarade de classe rêveur.

Au matin, une immense étoile embrase le ciel et semble se rapprocher dangereusement de la surface de la Terre. D'autres phénomènes étranges surgissent dans la vie des personnages. Quel sens trouver aux forces qui dépassent notre entendement ?

Karl Ove Knausgaard signe avec *L'Étoile du matin* un inoubliable roman choral à l'atmosphère crépusculaire et mélancolique.

Né en Norvège en 1968, Karl Ove Knausgaard a accédé à une reconnaissance internationale avec son cycle autobiographique « Mon combat », dont le dernier et sixième volume a remporté le prix Médicis de l'essai. *L'Étoile du matin*, paru en 2022 en Norvège, est son premier roman traduit en français.

Traduit du norvégien par Loup-Maëlle Besançon.



L'Étoile du matin
Karl Ove Knausgaard

Cette édition électronique du livre
L'Étoile du matin de Karl Ove Knausgaard
a été réalisée le 26 juillet 2023
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207165553 - Numéro d'édition : 440929)

Code Sodis : U44854 - ISBN : 9782207165560

Numéro d'édition : 440930